

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Article du journal "Le temps" [Document électronique] / Alfred de Musset ;
nouvelle édition revue... par Edmond Biré

1 AU PROFIT DES BLESSES 1830

p1

Mercredi, 27 octobre 1830.
Dans un siècle comme le nôtre, ou plutôt comme
tous les siècles possibles, où chacun vise à
l'originalité ; où, dans la clameur universelle
qui proclame à tout moment ce qu' elle appelle
les besoins du

p2

temps, chacun s'écrit : " c' est moi ! C' est moi qui
l' ai trouvé ; " et, tandis que l' esprit humain s' en
va tombant d' une ornière dans une autre, bien
digne d' être comparé par Luther à un paysan ivre
qu' on ne peut placer d' équilibre sur son cheval et
qui chavire de droite si on le relève de gauche,
il est bien doux, bien précieux pour le petit
nombre de gens tranquilles qui ne voient les choses
ni à travers des verres de couleur, ni en fermant
les yeux à moitié et en jurant sur l' *auto-da-fé* ;
il est bien doux, disons-nous, de voir tout d' un
coup revenir et reparaître de vieux chefs-d' oeuvre
enfouis, et pour ainsi dire mûris dans l' ombre ;
ouvrages aussi étrangers aux idées et aux systèmes
du jour qu' un homme débarqué hier de l' Amérique ;
faits non avec de l' *art* , come on dit à
présent, mais avec le coeur ; ouvrages simples,
sans modèle, non sans imitateur il est vrai, mais
du moins sans affectation de style ni d' originalité.
Qu' est M Gros ? Est-ce unclassique, un
romantique, un florentin comme celui-ci, un

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

raphaélien comme celui-là, un vénitien comme tel autre ? Qu' est son tableau ? Est-ce une prétention, un système, une compilation ? C' est Bonaparte et le pestiférés, rien de plus ; c' est la nature, vivante, terrible, majestueuse, superbe. Il a vu son héra, il a emporté dans sa pensée cette tête sévère jusqu' au pied de sa toile ; il a trempé son pinceau dans les couleurs ardentes d' un ciel empoisonné ; il a peint comme Homère chantait.

p3

Nous ne craignons pas d' être accusé de partialité en disant qu' aucun ouvrage de l' école française n' est supérieur à ces trois toiles magnifiques. Comme autrefois Voltaire, comme Goethe maintenant, le peintre qui les a produites peut se vanter d' assister vivant au jugement de la postérité. Ce qu' elle considère, c' est l' oeuvre, non l' ouvrier ; et les tableaux dont nous parlons sont contemporains d' un siècle déjà bien loin de nous. Il 2 tait beau de voir ! Au premier jour decette exposition faite dans un si noble but ! L 42 crivain de ces trois sublimes pages de notre vieille histoire ! Jouissant ! Sans orgueil ni modestie affect 2 e ! Du plaisir qu 4 il 2 prouvait à revoir ces ouvrages de sa jeunesse et de son beau temps. Entour 2 de ses vieux et de ses jeunes amis ! Parlant de lui et des autres sans envie ! Sans haine ! Sans exag 2 ration ! Comme pour prouver qu 4 il 2 tait aussi peu de ce si 7 cle que ses tableaux.

Aboukir représente la fierté et le courage d' un vainqueur superbe ; le pied de son cheval est posé sur les corps des vaincus ; l' oeil étincelant, mais toujours aussi ferme sur sa selle qu' un jour de parade, Murat regarde la fuite de l' armée qu' il a cobattue, et les derniers efforts du pacha. Quelle misérable agonie ! Comme il saisit avec fureur un fuyard par son turban, tandis que son jeune fils présnte avec grâce au héros français la poignée de son sabre. Parlerons-nous de Jaffa ? Regardez cette vaste et admirable composition ; regardez Eylau ; quelle expression dans ce personnage de l' empeeur ! Quelle

p4

tristesse ! Son geste a tout dit. Si vous êtes artiste d' ailleurs et que vous aimiez les remarques

d' artiste, considérez attentivement ces blessés
couverts de plaies, de fange et de neige ; ces
coaques avec des bandeaux sanglants ; ces
pestiférés accroupis, livides, se traînant aux
murailles, se roulant par terre pour chercher un
coin d' ombre... et rappelez-vous Géricault.
la méduse n' est-elle pas sortie de là ?
Croirait-on que cest un reproche que nous
adressons à Géricault ? à Dieu ne plaise !
Pourquoi désavouer l' imitation si elle est belle ?
Bien plus, si elle est originale elle-même ?
Virgile est fils d' Homère, et Le Tasse st fils
de Virgile. Il y a une imitationsale, indigne
d' un esprit relevé ; c' est celle qui se cache et
renie, vrai métier de voleur ; mais l' inspiration,
quelle que soit sa source, est sacrée. Et d' ailleurs,
depuis quand avons-nous perdu ce droit du
bon vieux temps ? Gloire en soit rendue à ces
tristes critiques dont l' impuissance se consume et
s' use à décourager les jeunes gens, en se raillant
des vieillards ! Nobe et digne mission, qui
pourtant est plus à la mode qu' on ne croit !

2 PROJET D'UNE REVUE FANTASTIQ.

p12

Lundi, 10 janvier 1831.
Il faudrait que deux hommes montassent en
chaise de poste pour parcourir le monde, c' est-à-dire
l' Europe et un petit coin de l' Amérique, car il

p13

ne s' agirait que du monde politique et littéraire.
Ces deux hommes seraient d' un caractère différent :
l' un, froid et compassé comme une fugue de Bach,
aurait toute la science nécessaire pour faire une
présentation convenable et porter un toast ; il
saurait gravement baiser la mule papale, dissenter
gravement avec tous les *bas bleus* de tout sexe
qu' il pourrait rencontrer chemin faisant ; ce
serait un personnage tout nourri de respect humain,
tout pétri d concessions.
Prenant toujours au sérieux cette comédie qu' on
appelle la vie, et ne cessant jamais d' y jouer avec
prudence et retenue le rôle qui lui serait confié,

chargé de quelque grande inutilité érémonieuse, il aurait une mission qui lui donnerait accès dans les plus hauts rangs de l' échelle humaine ; sérieux come une prude, incapable d' un sourire moqueur, il jugerait les choses de ce monde sur l' apparence et les êtres sur l' écorce ; il saluerait en conscience un habit brodé sans s' inquiéter de celui qui le porte, et consignerait un fait matériel sans y ajouter une réflexion. L' autre, espèce de casse-cou à la manière de Figaro, porterait sur les tempes le signe que Spurzheim attribue à la ruse. Tandis que on compagnon glisserait à la surface des mers, il en visiterait les profondeurs en y plongeant, en s' y agitant en tous sens. Celui-là aurait affaire à l' évêque, au consul, au ministre, celui-ci au valet de chambre, à la maîtresse, au perroquet ; l' un écouterait, l' autre ferait jaser ; l' un, vertueux et sensible comme Werther,

p14

promènerait autour de lui des regards innocents ; l' autre, damné comme Valmont, urait cet oeil dont l' éclair est comparable à une flèche aiguë. Qu' en arriverait-il ? L' un verrait les effets, l' autre apercevrait les causes. Celui-là ferait le texte, celui-ci les commentaires. Quelle plaisante histoire écrite de ces deux mains ! Mais le premier chapitre des mémoires de ces chercheurs de vérité pourrait porter pour titre : *des influences* . Quel abîme immense présente à l' esprit ce seul mot ! à côté des faits habillés, la réalité se montrerait par ce moyen, s' il est possible ; car, avant de trouver la vérité toute nue, que d' oripeaux il faut lui ôter ! Les parures dont elle se couvre avec coquetterie ou avec impudence sont sept fois plus ombreuses que les bandes interminables qui cachent la momie à l' oeil du savant.

Les mobiles imperceptibles de tout ce qui se dit et ce qui se fait, voilà ce que rechercherait assidûment le rusé voyageur. Triste et plaisant travail ! Il ne croirait à rien, comme tou ceux qui savent quelque chose. Où l' histoire finit, il dirait : commençons ; mais qui sait quand il achèverait lui-même ? Cependant les axiomes, ces ennemis jurés des maximes, ont quelquefois raison. Prenez ix doubles de soie, mettz-les sur une planche, tirez dessus un pistole de combat à bout portant, la balle n' entamera pas plus les dix doubles qu' un coup de pouce dans un oreiller. Oh ! Qu' il est

décourageant de penser combien d' invulnérables
n' ont été par ce moyen que des

p15

porteurs de douillette ! Sans compter l' influence du
magnétisme, celle des hommes sur les animaux, des
femmes sur les hommes, de la lune sur les femmes,
du soleil sur la lune, quels anneaux infinis se
déroulent de toutes parts dans l création ! Plus
petits, mais aussi bizarres, ils se retrouveraient
dans la société, cette création secondaire, à
l' oeil de l' observateur.

Voilà une question qu' on a posée : si les 27, 28,
29 juillet dernier, il avait fait une pluie
battante ou un verglas terrible, que serait-il
arrivé ? Les attroupements auraient-ils eu lieu ?
Les amorces uraient-elles pris feu ? Les oisifs
auraient-ils couru par la ville et se seraient-ils
mêlés aux braves que le nombre encourage toujours,
quelle que soit la cause qui les entraîne ? Les
hommes résolus, se voyant ainsi tout seuls, et se
comptant, n' auraient-ils pas senti l' amour de la
liberté et le dévouement à la patrie défaillir ?
Les passants... y aurait-il eu des passants ?
ô Charles X ! Peut-être si ta funeste et dernière
détermination t' était venue pendant le dégel,
peut-être aujourd' hui Louis-Antoine De France
ne frapperait pas sur ses bottes molles à l' écuyère,
en disant : " il n' y a qu' en Angleterre qu' on
fasse des bottes pareilles. " mais les rudes
chaleurs d' août, qui faisaient mûrir la vengeance
publique, échauffèrent sans doute la royale
colère ; et voil comment on est conduit au
fatalisme.

p16

à quelles influences obéissent toutes les
puissances qui depuis une année ont gouverné
l' Europe ! Ici la Russie, ce grand empire
valétudinaire, qui ne s' en appuie pas moins,
parce qu' il s' appuie d' un côté sur la mer de
l' Archipel et de l' autre côté sur la grande
muraille ; là l' Ngleterre ! Cette terre d 42 goïstes ;
la France, cette terre parfois trop généreuse,
et tant d' autres, au nombre desquelles comptera
peut-être la Pologne, qui jadis se trouva mangée
tout entière, lorsque M De Metternich rapiéça la
sainte-alliance avec les lambeaux du système
continental, et du manteau de César fit un

habit d' Arlequin.
 Maintenant les cardinaux sont en travail d' un
 pape : Dieu veuille qu' ils ne l' attendent pas si
 longtemps que les saint-simoniens une papesse !
 Le conclave s' empourpre ; les partis s' organisent ;
 celui-là est bien puissant et le plus capable de
 s' enfler ; mais la nièce du cardinal se penche
 un beau soir sur le rabat de l' éminence écarlate ;
 elle lui dit à l' oreille : " qui devinera ? "
 la vérité seule se connaît elle-même ; les
 influences secrètes se révèlent les unes aux
 autres dans le silence de la nuit ; *Manfred*
 et *Lara* , ces eux chefs-d' oeuvre de la
 mélancolie humaine, existeraient-ils si le
 descendant des Byron n' avait pas reçu en héritage
 le pied bot et la pairie ? Il est cruel de sentir que
 Don Juan boite comme Méphistophélès.
 Il a été plaisant jadis de dire que les rois se
 laissèrent gouverner comme les enfants ; cela le
 redeviendra

p17

peut-être à force d' être usé. L' inspiration
 poétique, ette étincelle tant recherchée, se
 trouve la plupart du temps dans une bouteille
 bien cachetée. Goethe buvait du vin de Rhin ;
 Byron, du rhum ; Hoffmann, du punch ;
 M De Buffon mettait des gants blancs ;
 Shakespeare menait une vie de Falstaff ;
 il appartenait au seul Bonaparte de se réconforter
 avec des haricots à l' huile.
 Mille réflexions semblables nous portent à croire
 que le chapitre des influences pourrait être
 curieux. Une année vient de mourir, on peut lui
 faire son procès ; que de choses elle a ues !
 Que de choses elle peut faire croire ! Mais on
 s' attend à tout, depuis qu' on a trouvé un bonnet
 de coton sur la statue du vainqueur de Waterloo.
 Si par suite e sujet que nous indiquons est traité,
 ce peu de lignes pourra servir de préface à une
 série d' observations qui porteraient ce titre :
revue fantastique .

3 REVUE FANTASTIQUE

p18

Mardi, 1^{er} février 1831.

De la politique en littérature et de la
littérature en politique.

Quiconque, aujourd' hui 1^{er} février, veut réfléchir
à ce qu' on a dit et fait durant le mois qui vient de
finir, peut voir aisément, pour peu qu' il ait
fréquenté la bonne compagnie, qu' on a fait
beaucoup de politique en littérature et beaucoup
de littérature en politique.

Si nos hommes de génie de cette année n' avaient
pas mis à la mode de ne point appliquer leur
pensée pou plus de *décorum* , je dirais, afin
d' éclaircir la ienne, que les gens qui font de
la politique ont plus élaboré de sentences, plus
distillé de fines fleurs rhétoriciennes, plus
caressé de périodes, plus amoureusement ptri de
phrases et périphrases, plus jase, plus discuté,
plus divagué, que jamais ne fit littérateur.

Et que les gens qui font de la littérature ont
plus conspiré, machiné, machiavélisé dans le
silence et

p19

dans la solitude, plus renfrogné leur visage, plus
pincé les lèvres et pris un air mystérieux, faute
d' avoir de quoi parler, plus ourd de secrètes
trames et plus tendu au public d' imperceptibles
embûches, que jamais ne fit politique.

Pourquoi ? Parce que les politiques, pareils à des
voyageurs qui partent pour une longue et délicieuse
traversée, et qui sourient de joie et de tendresse en
voyant les vents favorables enfler doucement leur
voile, ne sauraient se défaire d' un charmant
battement de cœur en songeant *in petto* ,
aujourd' hui 1^{er} février, combien cette année
rapportera, non de légumes, non de vins et de fruits,
mais de nouvelles, de dissertations, de doute et
probabilités.

Et que le littérateur au contraire, totalement
semblable à l' homme qui crie au coin du Panorama à
onze heures du soir : " entrez, messieurs, il y a
encore quelques billets ! " se voit avec terreur et
avec désespoir abandonné de tous, non pas haï, mais
méprisé, mais oublié, mais négligé, mais laissé
tristement sur les planches désertes d' un tréteau,
comme un poisson sur le rivage. C' est là que, dans
une mortelle angoisse, il frétille, il bat les airs,
il se livre à mille convulsions, afin de tâcher de
retomber dans la mer ; mais les vagues s' éloignent,
et le flux les emporte... où il plaît à la lune.

Or donc, que doit dire à tout cela le philosophe,
j'entends le véritable, qui n'est, lui, ni
politique ni littéraire, à peine saint-simonien ?
Muni de lunettes bleues à travers lesquelles il
observe avec bienveillance,

p20

il trouvera infailliblement que la cause des
plus malheureux est celle qui a droit à ses avis,
et il ne manquera pas de les leur donner, afin que le
petit garçon ne se noie plus sans que le maître
d'école l'ait admonesté.

Vous demandez, disait cet homme sensé, pourquoi,
lorsque les faiseurs de gazettes ont brelan de rois,
les manufacturiers de poèmes et élégies n'ont rien
dans les mains. Ne le voyez-vous pas ? Cela vient de
ce que les uns et les autres doivent être ennemis
mortels, et qu'ils se nuisent surtout parce qu'ils
ont la sagesse de se réconcilier. Il faut encore
s'expliquer.

Tout homme qui a des idées saines va à ses affaires
après son déjeuner ; pendant son déjeuner il a lu les
journaux qui parlent politique ; en allant à ses
affaires, il parle politique ; s'il entre à la
bourse, politique ; s'il dîne en ville politique ;
s'il va au spectacle il ne sort même pas de la
politique ; il y en a partout (comme de la muscade
dans le dîner de Boileau) ; en soupant il peut
lui arriver de lire le *messenger* ; que dis-je ?

La *gazette* ! Il n'y saurait trouver non
plus que de la politique. Enfin donc cet homme finit
par où tout init ; il se couche ; il est clair que,
s'il a pris du thé, s'il est un peu agité, s'il
doit faire banqueroute à la fin du mois, il ne
s'endormira pas tout de suite, et qu'il lui faut
un livre pour cela ; il en prend donc un.

Or, dites-moi, si le poète, romancier, ou ce qu'on
voudra, ne sait pas, dans le moment difficile,
saisir

p21

habilement l'occasion d'opérer une diversion
agréable et salubre dans les esprits du lecteur
bénévole qui veut bien lui accorder sa dernière
pensée de la journée, s'il ne comprend pas que le
seul livre que le susdit lecteur doit trouver avec
plaisir à côté de ses pantoufles, est celui qui

l' entretiendra de choses totalement différentes de ce qu' il a entndu, fait et vu faire toute la journée ; quelle impression le sujet rebattu qui passera devant les yeux de ce lecteur pourra-t-il éveiller en lui, si ce n' est un déplorable et affreux dégoût ?

Or, aujourd' hui 1^{er} février, je mets en fait que, sur tout ce qui a été imprimé en janvier, deux grands tiers traitaient de la politique, faite-y bien attention, messieurs ! J' offre à parier que c' est là l' unique cause de votre détresse. La politique suit l' action ; la littérature, la pensée. Il est vrai qu' au temps jadis Rita et Christina n' étaient pas plus proches parentes que la pensée et l' action ; mais aujourd' hui ! ... si la pensée veut être quelque chose par elle-même, il faut qu' elle se sépare en tout de l' action ; si la littérature veut exister, il faut qu' elle rompe en visière à la politique. Autrement toutes deux se ressemblerot, et la réalité vaudra toujours mieux que l' apparence. Je ferai remarquer auxvaudevillistes qui se frappent le front, et aux chercheurs de rimes mélancoliques que saisit une véritable mélancolie, que Byron ne fit point d' à *propos* , et que c' est par ce

p22

motif qu' il trouva moyen de s' imprimer à cinquante mille, pendant que Napoléon jouait aux quilles avec les têtes couronnées de l' Europe. Molière ne fit point chanter au misanthrope un couplet tourné adroitement pour rappeler les guerres de Louis Xiv. Goethe ne glissa pas dans la préface de *Werther* un paragraphe sur les malheurs de sa patrie. Racine seul prit la résolution de façonner galamment Achille, et glisser un talon rouge sous le pied du roi Pyrrhus.

Il faut être franc dans ce siècle-ci : lorsqu' on est bien persuadé qu' on ne peut être ni médecin, ni avocat, ni banquier, ni évêque, ni courtier-marron, ni ministre, enfin lorsqu' on a l' intime conviction qu' on n' est bon à rien, on peut se faire poète ; mais, pour l' amour de Dieu, pas autre chose. Un poète peut parler de lui, de ses amis, des vins qu' il boit, de la maîtresse qu' il a ou voudrait avoir, du temps qu' il fait, des morts et des vivants, des sages et des fous : mais il ne sait pas faire de politique. Sinon, qu' arrive-t-il ? Ce qui arrive aujourd' hui

1^{er} février.

La littérature est comme les femmes. Les femmes, en l'an i, ii, iii, de la république française, virent qu'on avait à penser à autre chose qu'à elles, et qu'on ne faisait plus guère attention au beau sexe ; que firent-elles ? Il y en eut une qui, pour se faire remarquer bon gré mal gré, donna un coup de ciseau dans sa robe, et mit comme Vénus sa jarretière au vent. Aussitôt

p23

sa voisine ôta ses bas, et se promena *coram populo* dans un accoutrement presque écossais. Survint une troisième qui, rougissant de honte pour ses compagnes, et indignée de leur voir des robes si courtes, revêtit par contradiction une longue lévite ; mais les mauvais plaisants diront qu'elle était de gaze et la transparence passa dans les cancan publics... de là, les diamants aux pieds, les déesses citoyennes, et tout ce que produisit de renouvelé des grecs ce très heureux temps où l'on tutoyait sa voisine. Tout cela ! Parce que les femmes virent qu'on allait les n°2 gliger ! Si elles ne se servaient elles-mêmes à la sauce piquante. Je reviens à mon texte, et dis que dame littérature en fait autant en ce bon siècle. Regardez-nous, s'écrient les peintres ; lisez-nous, s'écrient les poètes ; écoutez-nous, messieurs, disent les musiciens. Venez, nous faisons des contorsions horribles qui pourront vous divertir, nous nous déchirons les entrailles avec des tenaills, nous avons inventé des tragédies où le théâtre ressemble à la morgue, et des comédies où l'on se croirait dans un cimetière, nous faisons de la musique à réveiller les sept dormants, et des vers cassés comme des vitres ; nous jurons, nous faisons du langoureux, nous avons découvert un procédé pour émouvoir six personnes sur dix ; nous rimons de deux lettres de plus que les gens d'autrefois, nous sautons quatre pieds plus haut ; regardez, nous faisons arrimer deux vaisseaux de guerre pour apporter une lettre ; nous avons plus de

p24

figurants sur le théâtre que dans la salle ; nous brûlons une poudre qui nous ruine ; nous crions, nous rions, nous pleurons, nous nous tuons s'il

vous plaît, mais, au nom du ciel, regardez !
Tel est le florissant état de la littérature et de
tous les arts en général à cette bienheureuse
époque. Ne faites pas de politique, messieurs ;
ou l' on se verra contraint d' en dire au 1^{er} mars
très prochain, ce qu' on en dit aujourd' hui
1^{er} février !

4 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 7 février 1831.

De l' indifférence en matières publiques et
privées.

On ne saurait se dissimuler qu' un parisien qui
arrive en province, et qui trouve que toutes les
femmes ont des maris ou des amants, n' est pas plus
cruellement désappointé qu' un écrivain qui
s' aperçoit, en prenant sa plume, que tous les
sujets ont été traités, et, comme on dit, que
tout a été fait. Nous croyons donc nous rendre
utile en indiquant

p25

ici un titre convenable qui pourrait figurer sur un
tome in-8.

Il y a de jeunes Werther qui lisent tout un
roman dans un regard ; il doit y avoir de vieux
roués qui lisent tout un volume dans un titre ; que
diraient-ils de celui-ci ?

Il faut nous dépêcher de proclamer d' abord
qu' aucune mauvaise intention ne se mêle à ces mots
d' *indifférence publique ou particulière* ;
et encore, contre l' usage de cette douce obscurité
que le romantisme importa d' Allemagne, nous allons
de notre mieux nous expliquer.

Lorsqu' un événement quelconque se manifeste, il
ne saurait produire que trois effets ; c' est-à-dire
que, sur trois hommes, il peut y en avoir un qui
dise : " j' en suis bien aise ; " un autre qui dise :
" j' en suis fâché ; " et le dernier : " ça m' est égal. "
il s' agirait de démontrer que ces trois sentiments
représentent trois classes d' individus, lesquels
composent toute cette espèce que nous nommons
humaine . Ces trois classes se grossissant de
toute éternité, au détriment les unes des autres ;
celle-ci diminuant quand les deux autres augmentent ;
ou celle-là quelquefois s' accroissant toute seule
au désavantage des deux autres.

L' écrivain, frappé de ces vérités que M De La

Palice eût notées scrupuleusement dans son *memorandum* , pourrait en venir ensuite à prétendre que jamais siècle ne produisît deux moindres masses de *j' en suis bien aise* et de *j' en suis fâché* , ni une aussi grande

p26

de *ça m' est égal* , que le bon et paisible siècle dans lequel nous vivons par la grâce de Dieu. Il n' y aurait qu' une âme perverse qui pourrait trouver à cela le moindre mal, car tous les vœux, tous les désirs, toutes les intentions étant en ce moment tournées autant que possible vers la tranquillité, et les partisans du *ça' est égal* étant de toute éternité amoureux du repos et du bien-être, tandis que les sectateurs du *j' en suis bien aise* et du *j' en suis fâché* ont toujours été et seront des brouilleurs d' affaires, des entameurs de procès, des déchireurs de traités et des tueurs de bourgeois, ne doit-on pas être regardé comme coupable de ne point préférer à tout la première de ces opinions ? Ah ! Sans doute, si le *j' en suis bien aise* pouvait dominer tout seul, et mettre à mort son ennemi, nous en serions cent fois plus heureux ; mais ne voyez-vous pas que, dès qu' il se montre et qu' il promène un instant au dehors son visage réjoui et bienveillant, dès qu' il pousse un cri de joie, dès qu' il allume un lampion, le *j' en suis fâché* sort des entrailles de la terre avec sa physionomie boudeuse et rechignée, et se met incontinent en route pour barbouiller de noir ceux qui rient, crier aux nues qu' on le moleste, et faire avorter les feux d' artifice ? Que dis-je ? N' y eût-il plus un médecin *tant pis* sur la terre ; quand la plus solide des charres et le meilleur de rois nous auraient donné le plus sage, le plus doux des gouvernements possibles ; quand les abus seraient noyés ; quand le vin était gratis ;

p27

quand toutes les sangsues auraient lâché prise ; quand toute honnête fille serait assurée d' un mari, et tout honnête homme d' un dîner ; quand l' océan, la terre et le soleil seraient d' accord avec le centre gauche pour faire prospérer et fleurir une tranquillité tant désirable, hélas ! Et tant de

fois désirée ! Quand tout cela serait (ce que chacun peut souhaiter sans se compromettre), même dans ce bienheureux état de choses, il suffirait, oui, il suffirait qu' une seule voix laissât échapper, je ne dis pas un *j' en suis bien aise*, mais simplement un *je n' en suis pas fâché* , pour qu' aussitôt mille voix s' écriassent avec amertume et avec rage : *j' en suis fâché ! J' en suis mille fois désespéré !*

Puisque Dieu l' a voulu ainsi, et qu' il le veut encore, quoi de préférable à un médium tempéré, à un *mezzo termine* convenable ? Entre ces deux physionomies si diverses, l' une radieuse, l' autre déconfite, le *ça m' est égal* s' avance d' un pas nonchalant, les bras croisés ; il n' est ni trop gras, ni trop maigre ; il est bien plus savant que ceux qui se contentent d' adopter pour règle de conduite de tout approuver ; il approuve avec ceux qui louent, il blâme avec ceux qui blâment ; mais il sait où est le bien, et il tourne constamment vers cette étoile polaire sa face impassible.

C' est un homme qui a tout vu ; il a pour lui l' expérience du passé ; il pense à l' avenir, il jouit du présent ; il ne fait pas de dettes sans être sûr de les payer ; il ne bat pas son voisin, mais il a pour

p28

ferme principe que son voisin ne le batte pas non plus. Il sait que eux qui jouent à croix ou pile sont bien heureux s' ils gagnent ; mais il ajoute immédiatement qu' ils sont bien à plaindre s' ils perdent. Il connaît les douceurs de l' aristocratie, les charmes de la gloire ; mais il a entendu dire à des hommes qui le savaient que la misère du spectacle. Je crois qu' il voterait pour l' abolition de la peine de mort ; en un mot, c' est ce que l' on appelait jadis un enragé modéré.

Ce ne serait pas être de bonne foi que de ne point vouloir convenir que notre siècle ait de ces idées-là. M De Lamennais a fait un beau titre de livre ; c' est : *de l' indifférence en religion* ; il aurait dû ajouter, comme ce savant : *de omnibus rebus et quibusdam aliis* .

Du temps de Charlemagne, les forts disaient : " tant mieux " ; les faibles disaient : " tant pis " ; personne ne disait : " ça m' est égal " .

Sous Charles Vi, les nobles isaient : " tant mieux " ; " tant pis " , murmuraient les vilains ; il y avait quelques bons gros moines qui disaient : " ça m' est égal " .

Sous Louis Xi, les nobles disaient : " tant pis " ;
les vilains : " tant mieux " ; le roi : " ça m' est
égal " .

Sous Louis Xiv, les nobles disaient : " ça m' est
égal " ; le roi disait : " tant mieux " ; les vilains
disaient : " tant pis, tant pis " .

Le jour où tout le peuple à son tour en vint à
dire :

p29

" tant mieux " , il n' y eut plus qu' une voix qui
lui répondit : " hélas ! "

maintenant que la fièvre est passée, quand
l' univers s' ébranlerait autour de lui, qu' on
dise : *tant mieux, tant pis*, il a ce qu' il lui
faut, il aura ce qu' il lui faudra, il répondra
toujours : " ça m' est égal " .

Tel est notre siècle, ce fils blasé d' un père
fiévreux, cet enfant réservé d' un père un tant
soit peu rodomont. Si c' est un bonheur d' être
désabusé, il est heureux. Où va-t-il ? Chaque
homme est-il une fibre, chaque peuple un membre
d' un être organisé vivant, qu' on nomme l' *humanité* ?
ou l' humanité n' est-elle qu' un cadavre dont les
membres et les fibres sont livrés à la corruption,
en attendant qu' ils le soient au néant ? C' est
ce que décideront ceux qui ont les poumons assez
pourvus de vent pour raisonner sur la perfectibilité.
Que ce soit une autopsie ou une revue, nous avons
indiqué au gens oisifs un oisif sujet. Quel est le
fou qui nie l' indifférence ? Les jeunes gens ne
dansent plus ; Napoléon ne fait plus d' argent ;
vous-même, ô Wellington, lorsque votre voiture
traverse les rues de Londres, c' est à peine si
vous entendez frapper dans vos glaces quelques
pommes cuites !

Quelqu' un disait que l' Europe était une femme de
quarante-cinq ans. Si cela était vrai, il serait
temps que la comète de 1832 vînt réchauffer nos
vin et nos têtes ; mais elle passera à quelques
millions de lieues trop loin.

5 REVUE FANTASTIQUE

p30

Lundi, 14 février 1831.

Chute des bals de l' opéra.

Il faut être bien oisif ou bien futile, lorsque
personne ne sait qui vit ou qui meurt, qui est
roi ou sujet, qui est sujet ou serf, lorsque
Petit-Jean lui-même trouverait à enchérir sur
ses *quand je vois* , pour prendre, en dépit de
tout, le bon côté des choses, et soutenir, par
exemple, que cette semaine on a beaucoup dansé !
Cependant, si chaque semaine devait être personnifiée ;
si, comme le spectre de Macbeth, chacune devait,
en passant devant les yeux du spectateur, lui
montrer ses ornements et ses attributs particuliers,
je maintiens que la semaine morte hier dimanche
n' aurait pas, comme la plupart de ses soeurs de
1831, et même de 1830, une face blême et perplexe,
plaquée sur une rame de papier, et s' efforçant de
s' expliquer quelques-unes des prédictions qu' une
feuille très constitutionnelle, nouveau
Nostradamus, présente à ses abonnés. ô prodige !

p31

Elle ne serait ni triste ni économique ; elle
porterait même, en dépit de ce qu' on peut dire,
la moitié' un masque de velours usé, et quelques
grelots enroués. Oui, un reste de gaieté, un reste
de ces bruyantes et délicieuses nuits qui se succédaient
jadis, et qui se sont envolées comme des ombres ;
un dernier soupir du dieu Momus, qui va rendre
l' âme au printemps très prochain ; un suprême effort,
en un mot, des divinités oubliées et perdues s' est
manifesté cette semaine ; pauvre semaine ! Qui
autrefois fut appelée grasse, et qui ne sait
comment on l' appellera aujourd' hui qu' on ne fait
plus maigre. Mais, si jamais la ruine d' un siècle,
la mort d' un peuple, la destruction d' une ville,
la perte d' un royaume, ont pu inspirer des
trioletts mélancoliques à un observateur bienveillant ;
si jamais les changements et l' inconstance de la
déesse fortune ont pu faire éclater en sanglots
et en harmonieux commentaires un barde
sérieusement suspendu sur la pointe d' un débris
pittoresque, quels sujets plus graves de méditations
put être donnés à l' homme que le pitoyable spectacle
du bal de l' opéra d' avant-hier ? Bien avisés ceux
qui, après avoir dit : " irai-je ou non ? " se sont
vaguement écriés, comme Paul Courier, de
bourgeoise mémoire : " ô Nicole ! ô mes pantoufles ! "
et se sont ainsi épargnés d' amères réflexions !
Poppée, la belle Poppée, la maîtresse de Néron,
un jour que le vent du midi avait hâlé son visage,

prit des mains d' un histrion n masque de cire, et
défendit à la brise enflammée de porter atteinte
aux

p32

plaisirs de César. Aussitôt toutes les jeunes
romaines l' imitèrent à l' envi ; les fraîches
nuits d' été eurent seuls la permission de contempler
à découvert les patriciennes ; Rome prit un
masque, et l' univers lui obéit.

De ce jour naquit, dans le sein d' une femme, une
pensée qui devait plaire à toutes les femmes ; cette
pensée, dont Venise hérita, donnait à la
faiblesse du sexe l' arme la plus terrible contre
la force de l' autre : la certitude du secret.

De ce jour, les yeux noirs et bien fendus bravèrent
les regards de la foule, et un masque de velours
noir apprit à faire ressortir la fraîcheur d' une
bouche, sans la trahir, même par le son de la voix.
Le bon et consciencieux Brantôme nous apprend que
ce fut vers la fin du xvie siècle qu' on vit pénétrer
en France cette mode charmante. Quelle fut la
première femme, jalouse ou amoureuse, qui imagina
d' introduire dans les fêtes cette arme protectrice,
et de se défendre de la curiosité publique
comme on se défendait du *contact de la nuit* ?

On l' ignore, c' est-à-dire je n' en sais rien. Rien,
selon saint Chrysostome, n' est plus pernicieux que
ces réunions diaboliques et pleines d' impuretés,
où les femmes se masquent comme de misérables
bouffons. Saint François De Sales convient qu' on
ne saurait trouver de mal dans la danse elle-même,
mais que les circonstances qui l' accompagnent
infailliblement sont la perte de l' âme, et les
plus abominables du monde ; Bussy-Rabutin est
du même avis.

Eh bien ! Aujourd' hui nous sommes de l' avis de

p33

Bussy-Rabutin. Tous les plaisirs du bal masqué,
ceux de l' intrigue, ceux de la promenade, l' occasion
de dire quelque chose, la permission de tout dire,
l' imbroglio, les charmes du coeur et de l' esprit,
ceux de la folie et du mystère, tout est mort ;
tout devait le paraître aux yeux d' un homme
clairvoyant assis avant-hier à l' avant-scène de la
lugubre salle de l' opéra. Tous les jeunes gens

pourtant y étaient venus comme de coutume, et on s' était souvenu qu' autrefois ce jour était le seul de l' année où l' on tentât d' oublier les bienheureuses iées qui nous mènent au *kant* .

Oui, au *kant* et aux orgies solitaire des anglo-américains. Dans ce désert où tout le monde se trouvait, de tristes regards l' annonçaient.

Les questions politiques sont sans doute de graves questions ; ce sont, la plupart du temps, des généralités. Croit-on que les questions de moeurs, les questions de vie intérieure, de relations privées, soient totalement dénuées d'importance ? Ce sont des regrets à faire pitié que des regrets de bals d' opéra, sans doute.

Aussi ce qu' il faut regretter, déplorer même, ce n' est pas un bal, ce n' est pas l' opéra, ce ne sont pas tous les lieux de réjouissances publiques de France, ce sont les idées qui tueront la gaieté en France, en respectant les lieux de réjouissances, les bals et l' opéra. Qu' est-ce que c' est qu' un dandy anglais ? C' est un jeune homme qui a appris à se passer du monde entier ; c' est un amateur de chiens, de chevaux, de coqs et de punch ; c' est un être qui n' en

p34

connaît qu' un seul, qui est lui-même ; il attend que l' âge lui permette de porter dans la société les idées d' égoïsme et de solitude qui s' amassent dans son coeur et le dessèchent durant sa jeunesse.

Est-ce là que nos voulons en venir ?

Cependant hier quiconque était à l' opéra n' avait qu' à dormir ou à faire le dandy ; c' est-à-dire qu' il y avait absence totale de femmes ; que la bêtise seule épargnait les quolibets et sauvait du bavardage ; que de misérables dominos, décrochés de la boutique d' un fripier, se promenaient autour de quelques *provinciaux* , assez primitifs pour s' y prendre ; qu' en un mot les jeunes gens, réduits à eux-mêmes, devaient sentir que les moeurs changent, que la société s' attriste, qu' il faut de nouveaux plaisirs, et quels plisirs !

Es plaisirs solitaires !

Que faire donc ? Parler de chevaux, de chiens et de punch, et puis de punch, de chiens et de chevaux. Le siècle où les marquis parfilaient, où les favoris jouaient au bilboquet, étaient des siècles absurdes. En viendrons-nous à les regretter ? Quand il n' y aura plus une femme dans les *routs* , comme il n' y en a plus à l' opéra ; quand la délicieuse *fashion* nous défendra de tirer

une parole de nos gosiers serrés par une cravate bien empesée ; quand nous en serons à ce point de perfection où tout le monde marche, c' est-à-dire quand les hommes resteront à boire, pendant que les femmes resteront à bâiller, que faire ? Cependant on ne peut pas monter la garde toutes les nuits.

p35

L' humanité est vieille, c' est vrai ; mais les hommes sont jeunes. La France jadis avait jugé que des relations libres et exemptes d' entraves, que des mœurs faciles et simples, sans hypocrisie et sans morgue, étaient le meilleur et le plus salubre moyen de donner aux jeunes gens des idées de société convenables, et d' en faire des *hommes* véritables. L' Europe alors la prenait pour modèle. La brutalité orientale, la bégueulerie anglaise, la jalousie espagnole, commençaient presque à convenir que nous avions raison : comment se fait-il que nous changions tout à coup ? Voilà bien des réflexions pour un bal d' opéra. Je demande à ceux qui les trouvent trop longues d' y aller ce soir ; ils y verront quelque chose de plus long encore ; il y aurait de quoi se faire saint-simonien.

6 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 21 février 1831.

La semaine grasse.

Il y avait, mardi dernier, un homme assis sur les balustrades du café de Paris, qui considérait attentivement

p36

la foule vraiment prodigieuse des voitures qui avaient fait un *Longchamps* du boulevard, car cette année le mardi gras avait l' air d' un vendredi saint. Cet homme, à joyeuse physionomie, n' était probablement pas de l' avis de ceux qui s' écriaient : quelle foule ! Quel embarras ! Quel ennui ! Car, à l' une de ces exclamations, il se retourna avec dépit, en disant : vous n' y comprenez rien.

On ne peut se dissimuler, ajouta-t-il en s' adressant à son voisin, qu' un hollandais est

capable de tenir une pipe serrée entre ses dents beaucoup plus longtemps qu' un français, et d' aspirer la fumée qui s' en exhale par un tuyau de faïence avec une lenteur mille fois plus grande peut-être. Il faut aussi convenir que dans la physionomie anglaise il y a un sang-froid, un flegme, qui est le caractère de la nation entière, et qu' on ne saurait rencontrer chez nous ; nous sommes également privés d' une passion désordonnée pour la musique, qui est une rage en Italie ; la gravité allemande nous est inconnue de même. Mais, dites-moi, au nom du ciel, n' est-ce pas le comble du ridicule que de se jeter en arrière en enfonçant dédaigneusement ses pouces dans les poches de son gilet, et de dire avec affectation comme c' est la mode aujourd' hui : " les français n' ont rien qui leur soit propre, ils ne vivent que sur l' étranger, ils copient, ils se dénaturent, ils ne font rien par eux-mêmes. " non, monsieur, ce ne sont même pas des habits qui donnent à un honnête homme l' apparence d' un

p37

morne, ni toutes les inventions grotesques dont les femmes se surchargent la tête et le corps, qui peuvent justifier un pareil reproche adressé à notre nation. Croyez-vous, par exemple, qu' il y ait non seulement en Europe, mais encore dans toute la surface de la mappemonde, une seule ville où ce qui se passe ici en ce moment devant vos propres yeux puisse raisonnablement se croire et être admis comme possible ?

Ce n' est pas ici une joie folle ! Une parade ! Un encombrement ! Un parti pris. Il n' y a point là d' affectation. Il fait beau, et l' on se promène, voilà tout. Eh bien ! Monsieur, il ne faut pas traverser la Seine pour rencontrer aujourd' hui même des hommes qui crient, des ardeurs nationales qui les en empêchent, un petit nombre qui se bat et un grand nombre qui pécore. Que dis-je ? Une église convertie en mairie, un archevêché absolument détruit et une sainte garde-robe éparpillée sur la surface du fleuve.

Il y a eu, il faut en convenir, durant les glorieuses journées, des maris qui se sont fait enfermer prudemment par force dans leur cave ; il y a eu bien des gens qui ont crié comme Orgon dans le *Tartuffe* : " un bâton ! Un bâton ! Ne me retenez pas. " cela, monsieur, est naturel ; il y avait quinze ans que nous n' avions pris d' épée que pour aller au bal : mais voyez comme

aujourd' hui nous sommes tranquilles. Nous voilà blasés sur ce qu' on a fait, si bien que nous nous blasons sur ce qu' on va faire. Admirez ces longues files de voitures, ces élégantes, dont

p38

le visage, pâli par les veilles du carnaval, se ranime à la première haleine du printemps ; ces enfants en masques, ces chevaux de louage et l' air orgueilleusement embarrassé de leurs inaccoutumés cavaliers ; ces gendarmes selon la charte, qui sont presque polis ; cette boue, ce bruit, ces éclats... mais tous les journalistes sans doute en parleront de leur mieux ; la description de cette journée égaiera et instruira les provinces ; les provinces ! Qui se règlent toujours sur Paris avec plus d' exactitude que la montre d' un pédant sur le canon du palais-royal, et qui arboreraient demain avec ivresse le drapeau vert-pomme ou violette des bois, si le télégraphe les assurait d' une manière positive que cela est ainsi à Paris. Puisses-tu donc, ô peuple parisien ! Le plus gai, le plus insouciant des peuples de la terre, conserver précieusement le caractère qui te distingue et ne pas laisser s' avilir la plus précieuse partie de ton sang, afin qu' on puisse t' appliquer l' histoire d' un bon paysan, que oici à peu de chose près. Un bon paysan revenait le soir à sa maison, après avoir labouré toute la journée à une lieue de la ville. Il était parti de grand matin, en sorte qu' il était très fatigué, et un tant soit peu mélancolique par l' effet du soleil couchant. Comme il allait passer sous la porte de la ville, il rencontra un de ses compagnons, qui lui dit : sais-tu la nouvelle ? Notre curé vient de mourir. -ô ciel ! S' écria le bonhomme, que va devenir la paroisse ? Enveloppé dans ses pénibles réflexions, il continua de s' acheminer vers son réduit.

p39

Que fera-t-on ? Se disait-il, demain qui est dimanche ? Il n' y aura donc pas de grand' messe ? Qu' il n' y a pas de messe ? Les petites filles voudront communier, les grand' mamans voudront prier le bon Dieu, ma femme voudra se confesser ; comment allons-nous faire ? Tout en songeant notre homme est heurté par un

passant : c' est toi, Pierre, lui dit quelqu' un,
sais-tu la nouvelle ? -oui, notre curé est mort
-bah ! Notre curé ! C' est bien autre chose ! Le
réfét est mort ; on l' enterre demain. -juste dieu !
S' écria le puvre paysan, que va devenir le
département ? Plus de préfet, nous voilà perdus.
S' il y avait seulement une petite révolution, qui
est-ce qui viendrait nous faire une harangue sur
la place du marché ? Qui est-ce qui prendra soin
de nous ? Qui est-ce qui nous servira de père ?
Monsieur le préfet est mort.
à quelques pas de là, troisième rencontre. Nouvelle
bien plus affreuse encore, mille fois plus affreuse,
mon cher voisin. -qu' est-ce donc, ô sainte vierge ?
Plus terrible que la mort de monsieur le préfet ? -le
roi est mort, voisin Pierre ; c' est dans le
journal d' aujourd' hui. -ô mon patron ! S' écria
Pierre ; que va devenir le royaume ?
Les réflexions de l' honnête paysan étaient si
abondamment remplies d' amertume et de tristesse,
lorsqu' il repassait dans son esprit les horribles
malheurs qui venaient de se révéler à lui dans le
court espace d' un quart d' heure, que, lorsqu' il
rentra dans sa

p40

maison, il alla s' asseoir d' un air lugubre à côté du
pot-au-feu, sans dire une syllabe à sa femme, et
sans élever sa petite fille au-dessus de sa tête,
comme de coutume.
Mais sa famille elle-même était dans une
consternation presque égale à la sienne. Pierre,
Pierre, lui dit sa vieille mère en branlant le
chef, sais-tu ce qui est arrivé ? Le pape est mort,
il n' y a plus de pape ; c' est affiché contre
l' église. -grand dieu sauveur ! S' écria Pierre,
que va devenir le monde ? Car Pierre croyait que
le monde était gouverné par le pape, et que la
ville sempiternelle était la capitale de la terre.
Plus de pape ! Pensait-il ; et le roi est mort !
Et m le préfet est descendu dans la tombe ! Et on a
enterré m le curé ! ô ciel ! Que va-t-il arriver
demain ? Le soleil se lèvera-t-il ? On ne labourera
plus ; on ne sèmera plus ; tous les pauvres gens
mourront de faim. Pauvre homme : il avait lu
quelquefois le journal, et il se souvenait d' y
avoir vu : " la patrie est en deuil. " cette phrase
lui revint alors à l' esprit ; il se représenta
toute la France en habit noir, et soupira
profondément.
La nuit se passa presque sans sommeil. Cependant

dès les premiers rayons du jour, inquiet de ce qui allait arriver, et ne doutant pas des plus affreux malheurs, il sortit doucement, et, au lieu de prendre, comme d'habitude, la route de son champ, il tourna du côté de la grande place. Un soleil de printemps se levait à l'horizon, les

p41

fleurs couvertes de rosée se séchaient et se redressaient à la chaleur de ses rayons ; les oiseaux chantaient ; les gazons avaient repris de la verdure et de la force dans la fraîcheur de la nuit. Le ciel était pur, la rivière pleine et tranquille ; Pierre se sentit malgré lui la poitrine à l'aise ; il s'arrêta et regarda autour de lui.

Les marchands ouvraient leurs boutiques et balayaient soigneusement le devant de leur porte. Les ouvriers se rendaient à leur journée en chantant en chœur avec un grand bruit ; de toutes parts on voyait arriver pour le marché des bestiaux, des chevaux couverts de paniers, des voitures ; des petits enfants, des laitières, des soldats traversant la campagne.

Diable ! Pensa Pierre, serai-je donc le seul qui n'ira pas à son ouvrage ? Si tous ces gens-là y vont, c'est qu'ils en savent plus long que moi. On leur a appris sans doute comme à moi que le pape est mort ; cependant ils n'en labourent pas moins ; ils n'en sèment pas moins leurs grans. Les oiseaux n'en chantent pas moins, et les petits enfants n'en crient que plus fort.

Le bonhomme resta quelque temps à réfléchir ; puis il inclina tout doucement du côté de son patrimoine ; la tête haute et le cœur rassuré, il s'en fut à sa charrue comme un ivrogne à son verre : allons ! Se dit-il en fouettant son boeuf, il paraît qu'il n'y a que le pape, le roi, le préfet et le curé de morts. Tout le monde d'ailleurs se porte bien.

7 REVUE FANTASTIQUE

p42

Lundi, 28 février 1831.
Du dégel et du choléra morbus

si ce n' était pas le comble du ridicule de
commencer par une exclamation, je me serais
écrié : quelle singulière chose !
à propos de quoi ? à propos de ce qu' en France,
ou du moins à Paris, c' est précisément à la
saint-Sylvestre, lorsque les citoyens paisibles et
bienveillants prennent avec soin des gants glacés
pour rendre à leurs amis les visites que la
politesse leur ordonne de fair, au moment où ils
mettent le pied dehors en ne demandant au ciel
qu' une chose, c' est-à-ire de permettr que les
trottoirs ne soient pas recouverts d' une boue plus
épaisse que la semelle de leurs socques articulés ;
ne voyez-vous pas, dis-je, que c' est précisément
en cet instant critique où tous les habits neufs
sont dehors, où tout ce qu' il y a d' éviteurs de
pavés en ce bas monde est légèrement suspendu sur
la pointe du pied, qu' alors les gouttières glacées
se fondent et que la pluie, ruisselant

p43

par torrents, change en une fange abominable la
neige qui recouvre la terre ?
N' est-ce pas, à dire le vrai, une tyrannie
insupportable, une vexation atroce, bien plus, une
maligne ironie de dame nature, qui, voyant la
propreté et la recherche de tous ces visiteurs, se
plaît à les inonder cruellement ? Cependant je
maintiens qu' un observateur rigide peut certifier
sur son honneur que sur deux saint-Sylvestre, il
y en a une et demie de désolée par un dégel. Si
l' on veut suivre ce calcul et s' enfoncer un tant
soit peu dans ce triste sujet, n' y a-t-il pas
perpétuellement dans la nature une raillerie
amère, une attetion constante à déjouer et à se
railler sans pitié ? N' est-ce pas à l' instant où
un homme, frappé de la beauté d' un coucher du
soleil, lève ses regards vers les cieux, que ses
pieds, comme ceux du bon Ludovic, se trouvent à
la merci d' un tronc d' arbre ou d' une pierre, qui,
du haut des plus sublimes méditations et du séjour
séraphique de l' empirée, le précipite misérablement
dans un fossé, défonce son chapeau neuf, plonge sa
cravate dans une mare d' eau, et déchire du haut en
bas les seules culottes de soie avec lesquelles il
pouvait aller le soir même se balancer sur la
jambe gauche en valsant chez le comte Walter Puck,
où la divine comtesse devait recevoir l' expression
de son amour ?
Il ne faut pont douter que ces seules considérations
ne suffisent pour rendre un homme misanthrope et

morose. Ah ! Qu' il est aisé à un des favoris

p44

du hasard de sourire à ce sujet ! Non, il n' est pas besoin qu' un être sensé les sente par lui-même pour en convenir ; il n' est pas besoin pou cela e ressembler à l' étudiant Anselmus, qui laissait toujours tomber ses tartines du côté du beurre, et ne saluait jamais une personne de distinction sans renverser une chaise. Il suffit de lire l' histoire. Alexandre avait conquis le monde, il avait bu plus de vin qu' il n' est peris à un simple mortel ; il avait tué tous ceux qui lui déplaisaient et déshonoré toutes les femmes qui lui avaient semblé tolérablement belles ; en un mot, il avait quelques raisons de se croire l' enfant gâté de la fortune, et même, si l' on veut, le fils de Jupiter, qui était le bon Dieu de ce temps-là ; tout à coup il juge à propos de se baigner un quart d' heure dans un ruisseau de quinze pieds de large, et le voilà aux portes de la tombe, rendant l' âme, maudissant les dieux, abandonné des hommes, gonflé de drogues, et horriblement décharné.

Cromwell fut rayé de la liste des vivants par un petit caillou qui ne serait même pas bon à faire un ricochet. Anacréon, sentant sa trachée-artère obstruée par un pépin, n' eut pas le temps de lever ses bras au ciel pour reprocher aux dieux de l' étouffer comme un poulet. Annibal fut-il plus glorieusement vainqueur, lorsque le vent, qui remplissait de sable les yeux des combattants, passa comme un transfuge du côté de son armée, et aveugla les romains ?

Et aujourd' hui qu' arrive-t-il ? Ce qui peut justifier les exclamations les plus subites et les stupéfactions

p45

les plus inconvenantes ; la fortune, cette fragile et perverse prostituée, se déclare pour le côté du bon droit ; oui, elle proclame la liberté de la Pologne, elle fait un manifeste contre l' empereur Nicolas.

Comment les philosophes qui peuvent se trouver encore, dans ce siècle corrompu, à la chambre, n' ont-ils pas senti la force d' un pareil argument en faveur de la bonne cause ? Comment n' ont-ils pas fait monter à la tribune le dégel et le

choléra-morbus ?

Pensez-vous que, le jour où ce chef illustre abandonné des siens et menacé par ses soldats rebelles, leur annonça que le soleil, indigné de leur conduite, allait voiler sa face, et que les ténèbres allaient couvrir le monde, la fortune, la capricieuse fortune, qui, de sa nature étant femme, aime passablement les audacieux, n'entendit pas cette prédiction terrible, et que le hasard, qui amena à tel jour et à telle heure la révolte de l'armée, ne savait pas qu'au même jour et à la même heure l'éclipse aurait lieu ? Qu'on ne s'y trompe pas ; le turc qui, tout en fumant sa pipe, se livre à sa destinée, n'est pas si sot qu'on pense ; fatalisme ou non, sa doctrine me plaît. N'en sait-il pas autant que nous ? D'abord, parce que l'Orient est le berceau du monde, et par conséquent les hommes y ont plus d'expérience ; secondement, parce que je ne crois pas qu'il y ait eu un grand génie qui ne fût fataliste (Alexandre, César, Napoléon, etc.) ; troisièmement, parce que ce turc, fumant

p46

sa pipe toute la journée, a plus de temps pour réfléchir qu'un autre. Voyez, par exemple, quelle indifférence la nature et la fortune montrent pour l'élection du roi belge ! Les journaux ne disent même pas qu'il pleuve à Bruxelles ; le duc de Leuchtenberg n'a point rencontré sur son passage un aigle qui, comme à Tarquin l'ancien, laissât tomber une couronne dans son tilbury. Le jour où le duc de Nemours refus le trône et sacrifia la gloire de gouverner un peuple à la tranquillité d'un autre, les envoyés flamands quittèrent l'hôtel Monaco et montèrent en chaise de poste, sans que le tonnerre grondât et sans que le soleil disparût. Que dis-je ? Lorsque quinze ans de puissance furent récemment effacés en trois jours, il ne tomba pas une goutte d'eau ; il n'y eut pas au ciel la plus légère improbation. Ce fut un vent frais qui déposa tranquillement Charles X sur le rivage étranger, et qui rendit avec politesse à l'Angleterre le présent qu'elle nous avait fait. Mais les pluies abondantes, les orages désastreux qui baignèrent les champs de Waterloo, lorsque le ciel pleura sur nos malheurs ; les torrents qui troublèrent les rues de Rome le jour où César expira, quand les dieux de l'empire portèrent leurs mains de fer à leurs fronts baignés de

sueur, et que l' aigle blessé humecta la terre
de son sang ; c' est là ce que vous retrouveriez
aujourd' hui aux frontières de la Pologne. Ce
sont là les défenseurs de la liberté.
Tout le camp moscovite se tord, dévoré par des

p47

tranchées intolérables. Ainsi jadis les troyens
défendirent leurs murailles contre la fureur
conjugale de Ménélas. Apollon, faisant sauter sur
ses épaules divines son carquois garni de flèches
aiguës, descendit des cieux sur la rive occidentale
de l' Afrique, et là, posté sur une roche escarpée,
lança sur ceux qui défendaient la mauvaise cause des
traits plus sûrs que la balle des freischutz ;
ainsi, par l' ordre de la toute-puissante destinée,
est descendu aujourd' hui sur les bords de la
Baltique un fléau plus terrible qu' Phébus,
plus épouvantable que Python.
Quand mes paroles devraient être des hydres et
des monstres révoltants, je dirais que le froid
aux pieds est détestable quand on a la colique.
Oui, je voudrais que le peintre qui nous montrait
dernièrement sur les quais un soldat suisse, les
pieds dans un tas de pavés, la tête sous une
armoire brisée, faisant feu au milieu d' une grêle
de casseroles, durant les glorieuses journées,
nous montrât aujourd' hui un soldat russe, empaqueté
de serviettes chaudes, ficelé comme une carotte
de tabac, enfonçant jusqu' à la moitié du corps
dans un sol rebelle à son roi légitime, et
recevant des arbalètes dans le canon de son fusil.
Oui, si j' étais député, muni de ces arguments
irrésistibles, je monteraï à la tribune, plein
d' enthousiasme, avec un discours écrit, je lèverais
les bras au ciel, et je m' écrierais... ce que l' on
trouve ci-dessus.
Qu' est-ce que cela prouve ? Diraient les
incrédules,

p48

comme je ne sais qui, d' Alembert, je cois, après
Athalie . Ceux-là, je les regarderais en face,
de ce regard dont un romantique foudroie celui qui
n' est pas à sa portée ; et je ferais alors ce que
fit le curé de Besançon, qui un jour monta à sa
chaire pour prêcher, et dit :

" je vous prêcherais aujourd' hui, mais nous n' avons pas le loisir. Toutefois, je vous dirai un bout de sermon que nous diviserons en trois parties. La première, je l' entends, et vous ne l' entendez pas ; la seconde, vous l' entendez, et je ne l' entends pas ; la troisième, ni vous ni moi ne l' entendons.

" la première que j' entends et que vous n' entendez pas, c' est que vous fassiez rebâtir le presbytère ; la seconde que vous entendez et que je n' entends pas, c' est que je chasse ma chambrière ; la troisième, qu' ni vous ni moi n' entendons, c' est ' évangile d' aujourd' hui. Amen. "

8 REVUE FANTASTIQUE

7 mars 1831.

Il y avait hier un homme dans une cruelle position ; cet homme est une sorte de table des matières

p49

vivante ; il a l' habitude, en un mot, de régler non seulement ses actions comme la note d' un fournisseur, mais encore de tenir un compte succinct de tout ce qui a été dit et fait d' intéressant durant le cours de la semaine ; il est clair que ce personnage mystérieux n' est autre chose qu' un *memorandum* revêtu d' une redingote et d' une cravate, bien qu' il ait de loin l' apparence d' un individu de l' espèce humaine, et qu' à dix ou vingt pas vous puissiez le prendre pour un pédant ou toute autre chose. Cependant il était hier dans une bizarre perplexité ; ne sachant quoi noter, il se désespérait et se lamentait, comme un aveugle sans bâton. Les affaires des polonais lui paraissaient douteuses, et, bien qu' il fît des vœux ardents pour leur entreprise, et même qu' il eût déjà manqué deux fois de prendre les grandes messageries pour aller à leur secours, il n' osait se fier trop tôt aux heureuses nouvelles qu' on répandait hier, ni croire trop aveuglément à l' 1 ni croire trop aveuglément ceux qui en répétaient de fâcheuses. Les chambres, sans lui paraître sans intérêt, lui semblaient fades et sans nerfs ; les belges tranquilles, ou peu s' en faut ; l' Angleterre trop peu déterminée dans ses résolutions libérale, et, pour comble de misère, ô ciel ! Pas une révolution

à Paris, pas même une pièce nouvelle !
C'est alors que cet homme comprit qu'un vide affreux allait se glisser entre le folio 6 et le folio 7 de son agenda : durant toute l'éternité, il verrait cette lacune terrible lui rappeler des jours d'incertitude et

p50

d'oisiveté ; le cours de la bourse seul s'y trouvait relégué ; et combien il était loin de présenter aux yeux un spectacle satisfaisant ! Dans cette perplexité, il alla jusqu'à s'écrier, comme Titus : " voilà une semaine perdue ! -comment ! S'écria à son tour un de ses anciens et fidèles amis qui lui avait saisi le bras et qui l'entraînait sous les galeries de Rivoli ; tenez, ô respectable preneur de notes, quand vous voudrez savoir ce qu'il y a de nouveau, d'important, regardez ici autour de vous.

" -hélas ! Repartit l'homme-mémorandum, je ne vois qu'une misérable proclamation du préfet de police, une maison à vendre, et un bonhomme sur le mur avec une pipe !

" -ne voyez-vous pas, reprit l'autre, ce cabinet de lecture ? La table est surchargée des gazettes de la semaine ; d'assidus abonnés y promènent avec ardeur leurs lunettes de diverses couleurs ; sur les carreaux dansent plus de caricatures grotesques qu'il n'y en avait sur la table d'Hoffmann ; et, sur le coin du mur, ne voyez-vous pas ces bandes innombrables d'affiches ? ô mon ami ! Tout est là, non seulement tout le passé, mais tout l'avenir.

" eh quoi ! Serait-ce avec indifférence que vous apprendriez, par exemple, que le soleil se lève, cette semaine, à 6 heures 24 minutes, c'est-à-dire six heures avant une petite maîtresse qui a été au bal, deux heures avant un chef de division, et une heure après le ministre de la guerre ?

" collez, ô mon ami, votre nez sur ces vitres, si

vous êtes de la nature de ceux qui passent une moitié de leur journée à voir couler la Seine, et l'autre devant le thermomètre de M Chevalier, si vous êtes pétri d'une pâte parisienne, regardez attentivement l'histoire de M Mayeux le bossu.

" M Mayeux est un type ; et c'est lui qui, cette semaine, est en train de faire rire les badauds ; voyez cette tête monstrueuse, ces bosses approuvées par Lavater.

" comme la Vénus de Cléomène fut formée de toutes les eautés des jeunes athéniennes, ainsi ce type difforme et hideux est composé de toutes les aberrations de la nature.

" l' oeil lubrique du crapaud, les longues mains du singe, les jambes frêles du crétin, tous les vices ignobles, toutes les monstruosités morales ou physiques, voilà Mayeux.

" c' est le Diogène des temps modernes ; c' est la corruption idéalisée, accroupie au coin des murs, roulant sur une table en désordre, un pied sur les genoux d' une fille de joie, l' autre dans la sauce d' une dinde aux truffes ; c' est un père de famille sortant avec une figure âve et plombée d' un mauvais lieu ; c' est un misérable reptile, que les hommes écrasent sans l' apercevoir, qui vit au cabaret pour mourir sur la borne.

" voyez-vous la pâle figure de ce commerçant qui lit dans les nouvelles de Paris qu' un banquier s' est noyé hier ?

" voyez-vous la radieuse contenance e ce vaudevilliste

p52

qui découvre dans un coin du *temps* que

Scribe a été sifflé l' autre soir au gymnase ?

L' immense confrérie des gobe-mouches s' abat comme un essaim de frelons paresseux sur les gasconnades privées dont les feuilles publiques abreuvent leur tampon. Quelqu' un disait l' autre jour que Paganini jouait le *Misanthrope* sur son violon ; pourquoi pas la pantomime ?

" aujourd' hui que tout est à la vapeur, pourquoi ne ferait-on pas un gouvernement à la vapeur ? Il y aurait des fourneaux au lieu de ministères, et du charbon de terre au lieu d' employés. Hélas ! Il ne sortirait pas plus de fumée des tuyaux de fonte qu' il n' en sort tous les jours des cerveaux tout-puissants qui nous dirigent !

" il y aurait, au moyen d' une vaste machine dûment huilée, des ressorts armés de plumes d' acier qui couvriraient d' expéditions des rames de papier timbré. Ce serait une manufacture de rapports, comme une fabrique de cuirs de Hongrie.

" qu' est-ce qu' un ministère ? C' est une immense chaudière d' eau de savon où chacun trempe une paille pour essayer de faire une bulle, mais la bulle crève toujours. Quelquefois elle demeure un certain temps et prend une certaine assiette. Alors les villes et les campagnes, les hommes et les choses commencent à se réfléchir à sa surface ; elle paraît un petit abrégé de la vie, un petit

raccourci de la boule du monde qui reposait dans la main de Charlemagne. Mais Charlemagne, pour la soutenir, avait

p53

la main longue comme un pied de roi. Courte espérance ! La bulle se gonfle peu à peu ; elle s'arrondit, elle s'embellit de la plus douce teinte dont le regard de l'homme puisse être flatté, celle du soleil couchant, celle de l'or (pourquoi en a-t-on fait la livrée de George Dandin ?) ; mais cette couleur charmante est le plus souvent un signe que la mort approche, et la bulle se résout en une fumée imperceptible, comme ces bulles officieuses qui imitent le plomb, et qu'il est du devoir d'un témoin rempli d'humanité de glisser artistement dans le pistolet d'un poltron que la politesse oblige de se battre. Ô mon ami ! Si vous aimez les nouvelles, je puis vous en raconter une toute fraîche, un tant soit peu bizarre.

" je me félicite de l'avoir apprise par l'intermédiaire de mon papetier.

" avant-hier je m'en fus donc chez mon papetier, dans l'innocente et bourgeoise intention d'acheter des pains à cacheter ; mais il y avait dans la boutique absence totale de cette denrée. Désolé de ce désappointement, j'eus recours à une seconde boutique ; même réponse. -ô ciel ! M'écrai-je, j'ai oublié de dire que je demeure au faubourg saint-Germain.

" -monsieur, me dit en souriant mon papetier, ni moi, ni mes confrères, ne pouvons suffire aux demandes exorbitantes de pains à cacheter qui nous sont faites en ce moment.

" -il est clair, dis-je tout bas en prenant un air capable, qu'il se trouve dans le noble faubourg quelque correspondance moscovite ; voic un manque

p54

de pains à cacheter qui nous vient d'Holyrood. Moi qui puis, une fois par semaine, insérer dans un journal ma façon de penser, je me promets de dévoiler cette trahison lundi prochain.

" -point du tout, monsieur, me dit le marchand, souriant à son tour. C'est la mode dans ce moment-ci au faubourg saint-Germain de faire avec

des pains à cacheter de petites roses découpées, que l' on colle les unes contre les autres, en taillant les feuilles de manière que chaque pain en fasse une ; de ces roses de différentes couleurs, qu' on rapproche au moyen d' un rond de carton, on fait de charmantes bobèches.

" -bobèches ! M' écriai-je, en oubliant malgré moi ma propre dignité ; je crus un instant que ce damné papetier n' avait d' autre intention que de se railler de moi et de mon besoin de pains à cacheter ; j' étais déjà semblable à Roméo devant l' infernal apothicaire.

" mais, me dis-je, comment deux marchands pourraient-ils s' entendre ? Je ne saurais être la fable du quartier à ce point d' être raillé par deux papetiers dans l' espace d' une demi-heure. Ce fut alors que l' idée d' entrer chez la comtesse me vint à l' esprit. Sur la table était renversé pêle-mêle un tas prodigieux de pains à cacheter ; il y en avait de rouges, de verts, de jaunes, de blancs, il n' y en avait pas de bleus ; ç' aurait été courir le risque d' une bobèche tricolore. Assise à côté de sa mère, la jeune fille de la comtesse composait des fleurs

p55

charmantes, et plongeait sa main blanche dans la corbeille de mille couleurs. Je vis sur des chandeliers d' or des bobèches déjà faites. Dieu puissant ! M' écriai-je, n' y a-t-il plus de bobèches chez les marchands ? D' où nous vient cette rage de bobèches ? Faut-il qu' aujourd' hui nous en arrivions aux stupides oisivetés du siècle où l' on parfilait ? Ou s' il faut à tout prix des bobèches de pains à cacheter, est-il nécessaire de les coller avec des doigts de marquise ?

" ce que je dis ici, ô mon ami, est exact et historique. Il n' y a pas un salon au noble faubourg, aujourd' hui 7 mars, où l' on ne fasse des bobèches.

" parfilage absurde ! Ainsi, quand l' Europe est en feu, quand Paris est en rumeur, quand la propriété chancelle, quand le droit divin trébuche, quand on perd l' esprit en courant après le bon sens, quand il n' y a plus rien de stable, plus rien de certain au monde, quand tout est remis en question, les lois, les mœurs, les richesses et les gloires, tout un quartier s' obstine à parfiler ! C' est-à-dire à un amusement plus stupide encore et plus digne du siècle poudré. Ah ! Quand nous en serons, comme les polonais, à voir nos femmes porter des poignards

à leur ceinture, et venir dans les hôpitaux panser les plaies dont nous serons couverts, ce sera autre chose ! Elles feront alors du parfilage, comme jadis, mais ce sera pour arrêter le sang qui coulera de larges blessures. "

9 REVUE FANTASTIQUE

p56

14 mars 1831.

E fut jeudi dernier, jour de la mi-carême, que M Cagnard, le plus illustre des trembleurs de ce siècle, fut livré à un affreux embarras.

Il était assis devant sa table, dans sa salle à manger ; sa femme était devant lui ; il avait posé son frot dans sa main, comme Agamemnon quand il condamne sa fille ; près de lui étaient deux billets soigneusement pliés, que son farouche portier venait de déposer en souriant d' un air fin.

Il les lisait tour à tour et soupirait : " hélas !

Que ferai-je ? S' écria-t-il. Voilà un bille de garde et une invitation à dîner pour aujourd' hui. Hélas !

" si je vais à mon dîner, il est clair qu' on dira dans tout le quartier que je suis un mauvais citoyen ; précisément la atrie se trouve en danger ; quelle fatalité ! Comment empêcherai-je mon sergent-major, qui est en même temps mon apothicaire, de répandre des bruits outrageants pour ma famille et pour moi ?

" si je vais à mon corps de garde, le conseiller

p57

versera sans moi son thé parfumé, le vin mousseux sera bu en mon absence, et je ne pourrai appuyer mes deux coudes sur la table bien fournie du comte Walter Puck. ô conseiller privé ! Je serai dans l' impossibilité de t' égayer par mes acéties, et de tendre mon verre en récompense de mon humeur enjouée. "

en disant ces paroles, il avait ouvert une porte et il tenait suspendus un habit bleu garni d' épaulettes rouges et un habit vert-pomme décoré de boutons d' argent à la mode. Il hésita longtemps, regarda trois fois à sa montre, autant à la fenêtre, puis il passa avec un profond soupir une manche de

l' habit bleu.

Dans son désespoir, il faillit imiter ce mahématicien célèbre à qui les choses célestes faisaient oublier les affaires d' ici-bas, et qui, ' étant dépouillé un jour de ses vêtements afin de se parer d' une manière convenable et d' aller dîner en ville, oublia le monde entier au milieu de sa toilette, et, ne pouvant se rendre compte du motif qui l' avait porté à quitter ses habits, finit par croire qu' il se couchait et se mit au lit.

" non ! " s' écria tout d' un coup M Cagnard ; et d' un coup de main il repousa dans sa prison de bois l' accoutrement patriotique ; il serra autour de ses jambes les cordons de son pantalon à demi juste, et, s' élançant hors de sa maison d' un pas leste et déterminé, il fit sauter sur ses mollets les basques joyeuses de son habit neuf. M Cagnard demeure au marais ; il était forcé

p58

d' aller chercher son dîner derrière la place Beauvau, rue des saussaies ; il se dandinait sur la pointe du pied, résolu de ne point prendre de voiture.

Il rencontra, rue saint-Antoine, une bande formidable de polissons de douze à treize ans, qui avaient embrassé au nombre d vingt la cause du duc de Reichstadt, et qui, en conséquence, cassaient les vitres des confiseurs et les lanternes des marchande d' oranges. M Cagnard vit le péril qui le menaçait ; en vain il crut y échapper en se rangant avec soin sous l' eau de la gouttière ; on l' arrêta avec fureur en lui enjoignant de crier : *vive Napoléon li !* quiconque connaît un peu notre homme doit se faire sur-le-champ une idée de la promptitude serviable avec laquelle il poussa les vociférations les plus horribles, dès qu' il s' n vit prié de la sorte.

" au fait, se disait-il, ces jeunes gens descendent la rue saint-Antoine ; si je puis parvenir à marcher au milieu d' eux sans être éclaboussé, il sera toujours temps de reprendre ma route. " en ce moment, deux pompiers qui venaient d' éteindre un feu de cheminée tournaient le coin de la rue en traînant une pompe. C' étaient, à ce qu' il parut, des pompiers bien intentionnés et amis de l' ordre public, car, en voyant se diriger vers eux l' attroupement des polissons furieux, ils s' arrêterent, et, ayant braqué leur infernale machine avec une adresse vraiment redoutable, ils mirent en déroute complète le bataillon qui

s'avançait. Les jets d'eau qui inondèrent le
visage des perturbateurs de
9

la tranquillité les réduisirent au plus fâcheux
état. Pour M Cagnard, jaloux de conserver à son
habit de gala la virginité de son lustre, il se
consumait en vains efforts pour entrer dans une
boutique, lorsque l'un des vainqueurs le prit
rudement par son jabot fraîchement plissé.

" messieurs, dit-il, je suis un vaillant ; les
polissons qui m'entouraient ne sauraient me
reconnaître ; laissez-moi aller dîner chez le
conseiller ; je ne suis bon à rien. "

sur le témoignage d'un marchand d'amadou qui
passait, on lui rendit la liberté. Comme le fiancé
de Lénore, il rasait la terre avec la vitesse
d'un oiseau ; déjà l'hôtel de ville, la rue
saint-Martin et la fontaine des innocents avaient
passé comme des songes.

Hélas ! Il tombe rue saint-Honoré au milieu d'un
groupe d'ouvriers qui, n'ayant pas d'ouvrage, et se
trouvant malhonnêtement renvoyés par des
imprimeurs ruinés, s'étaient déclarés le matin
même pour Henri V ; d'un côté à l'autre de la rue
ils s'élançaient les uns sur les autres et
empêchaient les fiacres de passer, afin de se
venger.

Un nouveau cri, plein de condescendance, sortit
aussitôt des poumons de notre voyageur. Se
conformer en tout aux circonstances, et ne jamais
contrarier personne, était chez lui un principe
invariable ; mais douze gardes nationaux qui
allaient en voiture à un bal pour les pauvres
étant descendus en cet instant, l'un d'eux
s'avança, et prouva poliment à ces braves gens
qu'ils ne savaient ce qu'ils

p60

faisaient, qu'il n'était pas convenable de crier
si fort, et qu'on leur avait donné quarante sous
pour cela.

" quarante sous ! S'écria l'un des meneurs, pour
qui nous prenez-vous ?

-eh bien ! Répliqua le garde, mettons trois francs
et n'en parlons plus. "

au moment où tout le monde se retirait paisiblement
par la rue de l'arbre-sec, l'orateur, avisant

M Cagnard, lui demanda tout d'un coup : " pourquoi
vous démenez ainsi, monsieur ? Qui êtes-vous ?

-messieurs, dit-il, je n'aurais pas la force de
vous aider tant je suis affaibli par des nuits

passées au corps de garde ; comment voulez-vous que je vous nuise ? Les ouvriers qui m' ont surpris ne sauraient dire que je suis leur semblable ; je ne suis bon à rien ; laissez-moi aller dîner chez le conseiller, rue des saussaies. "

le garde sourit, et, semblable à une flèche aiguë décochée d' un arc mogol, notre homme fendit de nouveau les airs en rasant les boutiques. Les breloques de sa montre retentissaient à chaque pas.

Le voilà parvenu heureusement jusqu'au faubourg saint-Honoré ; déjà, le coeur plein d' une mâle assurance, il se représente la vaste salle à manger du comte Walter Puck, ses laquais en grande tenue, et il voyait trembler dans les plats de vermeil les châteaux de crème au rhum ; le vin pétillait dans les verres, et la charmante comtesse avançait sa blanche main pour lui offrir une aile de faisan.

Préoccupé de ces pensées, il avance à grands pas

p61

dans la foule : ô ciel ! Il est au milieu d' un groupe d' étudiants qui, au cours de M Ducaurroy, se sont donné rendez-vous pour cinq heures et demie au ministère de la marine. Ils sont déterminés et en grand nombre ; M Cagnard entend des paroles qui lui sèchent la moelle des os jusqu' à la cheville ; que criera-t-il afin qu' on l' épargne ? On ne cie point. Il se hasarde :

" vive la république ! "

au moment même, un soldat de ligne le saisit par les basques joyeuses de son habit vert-pomme, comme un oiseau par la queue ; il se retourne, et voit la tte des chevaux d' un détachement de garde nationale.

" hélas ! Dit-il, je suis un bourgeois paisible qui ne saurait faire de mal à personne. Demandez à ces messieurs s' ils me reconnaissent. "

les étudiants dirent qu' ils ne l' avouaient pas pour un des leurs ; ainsi surpris une troisième fois, que de peine il eut à se faire répudier par tout le monde ! Que de serments il lui fallut pour prouver qu' il n' était bon à rien, pas même à conspirer ! Dans cette fatale position, il pensait à son habit bleu à épauettes rouges, qu' il avait repoussé dans sa prison de bois ; il songeait qu' il aurait bien agi, oh ! Mille fois bien et sagement ! En passant soigneusement la seconde manche, au lieu de se débarrasser de la première !

Néanmoins, n' étant connu de personne, et désavoué

par tous comme les deux autres fois, il eut bientôt la permission de reprendre son vol affamé

p62

vers la salle à manger spacieuse et les vins bien cachetés du conseiller.

" ô dieu ! S' écria-t-il, au moment où il frottait ses souliers à boucles sur le tapis de la porte, et où il posait son gant glacé sur le cordon de la sonnette ; ô dieu bienheureux, dans ces temps de trouble et de désordre, celui qui n' est d' aucun parti, et peut se faire habilement, ainsi que moi, désavouer par tous ! Je ne suis même pas saint-simonien ! Bienheureux celui qui peut ainsi se glisser comme une fausse pièce que chacun se rejette, et qui ne saurait figurer dans aucune pile d' argent ! "

cette réflexion lui remit en tête une petite anecdote qu' il se promit de servir au dessert au gracieux conseiller, le respectable comte Waltr Puck. Aussi, lorsqu' il eut appuyé sur la table ses deux coudes d' un air facétieux, il souleva son verre à moitié vide en clignant de l' oeil, et dit :

" je me souviens que, dans mon voyage d' Italie, je rencontrai à Turin un bon muletier à qui je donnai pour boire une pièce de trente sous ; une année après, me promenant à Naples, je vis venir à moi e même muletier, que je reconnus avec peine. -ah ! Monsieur, me dit ce brave homme, que de reconnaissance je vous dois ! -pourquoi ? Lui dis-je. -ne vous souvient-il pas, monsieur, que vous m' avez donné, à Turin, il y a un an, une pièce de trente sous pour boire ? -oui, eh bien ? -elle était fausse, monsieur, et j' ai traversé toute l' Italie au moyen de cette pièce, en buvant gratis à tous les

p63

cabarets. -comment cela ? -je payais avec cette pièce ; et, quand on me disait qu' lle était fausse, je répondais que je n' en avais pas d' autre ; alors le cabaretier me mettait à la porte en m' accablant d' injures. Vous voyez donc, monsieur, que cette pièce m' a valu cent écus pour le moins, et que je suis en droit de vous remercier. "

10 LITTERATURE

mémoires de Casanova.

Dimanche, 20 mars 1831.

Vous êtes-vous quelquefois arrêté à regarder par un temps de pluie le cheval d' une voiture de louage à l' heure, lorsqu' en dépit de la fureur des vents cet être piteux, résigné, attend patiemment à la porte d' une maison ? Le coup de fouet du maître peut seul le déterminer à reprendre son pas tardif, jusque-là il est immobile. La tête basse, il subit tristement l' injure des gouttières ; peut-être, à ce spectacle, vous vous êtes rappelé malgré vous le cheva de

p64

course, superbe, à l' oeil de feu, qu' on ne peut retenir et qui se balance sur ses jambes flexibles comme le roseau, jusque sur la paille de sa litière. Ces deux animaux sont-ils les mêmes ? Un sang différent anime en eux des muscles de structure pareille.

' un ressemble à un moine qui souffre et gémit en silence pendant quarante ans sur la même pierre, laquelle est celle de sa tombe ; l' autre est pareil à l' aventurier, au spadassin qui porte moustache et épée, et qui livre sa vie au hasard, comme son plumet au vent. Lequel des deux a raison ? C' est ce que personne ne décidera. Pourquoi ?

Chacun d' eux peut servir de type à une classe énorme d' individus dans l' espèce humaine. La première, formée d' éléments timides, effrayée de ce qui l' entoure, laisse ses rames oisives sur la mer de cette vie ; la seconde, au contraire, les gîte d' un bras audacieux, et fend l' onde ; mais souvent elle néglige le gouvernail pour regarder sa voile s' enfler au souffle des vents propices. Dans l' une naissent les savants, les hommes de robe, les gens de pume, les prêtres, les femmes de ménage, les poètes médiocres ; dans l' autre, les gens d' épée, les roués, les aventurières, les artistes sublimes : qu' on fasse l' application.

Jacques Casanova, vénitien, vécut en Europe dans le xviii^e siècle. Le docteur Gall eût trouvé sur son crâne quelques-unes des bosses qui distinguaient le cerveau de l' empereur. L' activité, la vigueur, l' invention, l' intrépidité étaient ses éléments.

p65

Non seulement jamais il n' hésita, mais jamais il ne pensa qu' il pût hésiter. Malheureusement, né sur un échelon trop bas, il ne lutta avec la fortune que dans des circonstances trop petites, et ne fut jamais qu' un particulier. Une qualité qui lui manqua en fut peut-être l' unique case, l' esprit de conduite. D' ailleurs, sans dignité, aujourd' hui officier, demain séminariste, après-demain joueur de violon ! Qu' 4 aurait-il fait, s' il avait su résister à sa fantaisie ? Malgré tout, c' est le premier des aventuriers.

Vouloir analyser son livre, ce serait vouloir analyser sa vie, et elle échappe au scalpel. Jamais un grain de raison, peu de religion, de conscience encore moins. Dupant les sots avec délices, trompant les femmes avec bonne foi ; un peu trop heureux au jeu, racontant divinement, promenant sur toute la terre ses caprices et sa folie, mais revenant toujours à sa chère Venise. Là, courant les filles en masque ; ici, se promenant gravement en abbé musqué dans les jardins du pape ; rimant pour une belle marquise, se battant pou une danseuse ; mousquetaire terrible (il avait près de six pieds), grand seigneur généreux et probe au milieu de tout cela. Ceux qui aiment Benvenuto Cellini aimeront bien son livre ; il y a entre eux ce rapport que tous deux font des contes incroyables, avec cette différence que Cellini ment les trois quart du temps, et que Casanova ment si peu qu' il dit du mal de lui.

Tous ceux qui l' ont lu en disent la même chose ;

p6

c' est qu' il a produit sur eux une impression ineffaçable ; quoi qu' en disent les individualités du jou, elles la subiraient elles-mêmes.

Ce n' est pas qu' on ne trouve assurément par le monde des gravités poudrées à qui le nom de Casanova ferait hausser les épaules de cette manière qui signifie : " bah ! Un homme de rien ! " je ne conseillerai même pas à ceux qui ont du oût pour le *sentimentalisme* allemand d' ouvrir son livre ; c' est un homme du midi. L' amour, cette plante que le soleil fait naître si différente suivant l' obliquité de ses rayons, prend un aspect étrange dans le coeur de notre aventurier.

" puisque vous savez que j' ai de l' amitié pour vous, dit-il à une Henriette, vous devez deviner aussi qu' il ne m' est pas possible de vous laisser seule, sans argent, au milieu d' une ville où vous ne

pouvez même pas vous faire entendre. Je ne sais e
quelle espèce est l' amitié que le brave homme qui
vous accompagne peut avoir pour vous ; mais je sais
que, s' il peut vous laisser, elle est d' une tout
autre nature que la mienne. Car je me crois obligé de
ous dire que non seulement il ne m' est pas
possible de vous faire avec facilité le singulier
plaisir de vous abandonner ainsi, mais même que
l' exécution de ce que vous désirez m' est impossible,
si je vais à Parme ; car je vous aime d' une
manière telle, qu' il faut ou que vous me promettiez
d' être à moi, ou que je reste ici. Alors vous irez
à Parme seule avec le capitaine ; car je sens que,
si je vous accompagnais

p67

plus loin, je deviendrais le plus malheureux
des hommes, soit que je vous visse avec un autre
amant, avec un mari, ou au sein de votre famille,
enfin si je ne pouvais pas vous voir et vivre avec
vous. Oubliez-moi, sont deux mots faciles à
prononcer ; mais sachez, belle Henriette, que,
si l' oubli est possible à un français, un italien,
si j' en jure par moi, n' a pas ce singulier pouvoir.
Enfin, madame, mon parti est pris, il faut que vous
avez la bonté de vous expliquer maintenant, et de me
dire si je dois vous accompagner à Parme ou si je
dois rester ici : répondez oui ou non. Si je reste
ici, tout est dit. Je pars demain pour Naples,
et je suis certain de me guérir de la passion que
vous m' avez inspirée. "

que dirait ce bon Werther d' une déclaration aussi
furieuse ? J' ai entendu dire que seul il savait la
véritable passion. Que sera donc celle-ci ? Une
passion sans ordre, sans bon goût, sans politesse ?
Oui, et sans timidité, plus qu' une passion
italienne, une rage espagnole. Mais il est certain
que les tartines de beurre sont loin de là, et
qu' il serait bien difficile que Charlotte
s' appelât dona Lolotta.

Ceux que de telles manières effrayent peuvent
fermer le livre ; car tout y est de cette trempe ;
vous voyez comme il entend l' amour ; voulez-vous
voir comme il comprend la haine ?

Son valet de chambre, sot picard, a imaginé de
se donner à Corfou pour un prince de La
Rochefoucauld. On le dit à Casanova, qui en rit.

p68

" parle-t-il de sa famille ?

-beaucoup de sa mère, qu' il avait tendrement ;
elle est du Plessis.

-si elle vit encore, elle doit avoir environ cent
cinquante ans.

-quelle folie !

-oui, madame, car elle fut mariée du temps de
Marie De Médicis. Sait-il quelles armes son
écusson porte ? "

on se lève de table, et voilà qu' on annonce le
prétendu prince : il entre, et madame Sagredo vite
de lui dire : " mon prince, voilà M Casanova qui
dit que vous ne connaissez pas vos armes. " à ces
mots il s' avance vers moi (Casanova) en ricanant,
m' appelle poltron, et me donne un soufflet qui
m' étourdit. Je prends la porte à pas lents, ayant
soin de prendre monchapeau et ma canne.

" je sors de l' hôtel et vais me poster à l' esplanade
pour l' attendre. Dès que je le vois, je cours à sa
rencontre et je lui assène des coups si violents que
j' aurais dû le tuer d' un seul. En reculant, il se
trouva entre deux murs, où, pour éviter d' être
assommé, il ne lui restait d' autre moyen que de
tirer son épée ; le lâche n' y pensa pas, et je le
laissai étendu sur le carreau et nageant dans son
sang. La foule des spectateurs me fit haie, et je
la traversai pour aller au café où je pris un
verre de limonade sans sucre pour précipiter la
salive amère que la rage avait soulevée. En moins
de rien je me vi entouré de tous les jeunes
officiers de la garnison qui faisaient

p69

chorus pour me dire que j' aurais dû l' achever.
Ils finirent par m' ennuyer, car, si je ne l' avais
pas tué, ce n' était pas ma faute. "

un volume presque entier, consacré au récit de
l' évasion de cet homme extraordinaire de la
fameuse prison des plombs de Venise, offre un
intérêt presque sans égal, et dont il est impossible
de donner une idée. Son séjour à Paris, où il a
introduit la loterie, deux ou trois amours bien
véniennes, autant de vengeances plus vénitiennes
encore, fournissent matière à des chapitres charmants.
M Aubert De Vitry avait, il y a quelque temps
déjà, donné de ces mémoires une sorte d' abrégé où
la fin de toutes les histoires était décemment
coupée. Plusieurs mots extrêmement techniques
avaient disparu :

le latin dans les mots brave l' honnêteté ;

mais le lecteur français veut être respecté.
Et par quelle raison ? Le sage législateur du
Parnasse aurait dû l'expliquer. Cette grande
pruderie de l'oeil et de l'oreille, qui, sous la
périphrase hypocrite, n'en apporte pas moins à
l'esprit la pensée toute nue, sera peut-être un
jour expliquée. Elle ne l'est pas encore, car,
si l'esprit devine le mot, c'est donc l'organe
qui en a peur ?
L'édition nouvelle que nous annonçons ici a rendu
(autant que possible) à ces mémoires leur verdeur et
leur naïveté digne d'un temps qui touchait au grand
siècle. Nous engageons ceux qui se sentiraient
rugir

p70

en les parcourant à penser à Louis Xiv, et même à
Louis Xv, qui s'entendait quelquefois en
dignité.

11 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 21 mars 1831.
" sommes-nous bientôt arrivés ? Dit l'homme au
manteau vert.
-nous y voici, répliqua le libraire en sautant
sur l'esplanade. " il accrocha son chapeau au
télégraphe et jeta autour de lui un regard
satisfait.
" quelle belle chose que notre-dame ! Dit en
grelottant l'homme au manteau, qui n'a sa qualité de
romantique se croyait obligé d'aller le long des
balustrades, lorgnant les piliers et flairant les
ogives. -eh bien ! Ajouta-t-il, commençons. "
le libraire tira de ses poches vastes et vides une
lorgnette d'approche, il la posa sur l'épaule de
son compagnon, et la dirigea de droite et de
gauche en cherchant son point.
" je crois, mon cher éditeur, reprit l'autre avec
transe, que nous ne viendrons jamais à bout de

p71

notre entreprise. Publier quelque chose dans ce
moment-ci ! Lorsque toute l'Europe est assez folle
pour s'occuper de politique ! On ne lit plus, ô
mon cher imprimeur-libraire ! On ne lit plus que

les journaux. C' est en vain qu' armés d' un courage invincible et d' une intrépidité à toute épreuve, nous sommes montés sur cette cathédrale, et que, muni d' une lorgnette, vous prétendez découvrir le moment où la ville sera le moins activement préoccupée, afin de lui lancer favorablement mes opuscules ! Hélas ! Faut-il que je vous aie signé en 1829 un dédit funeste sans cela, ô mon cher éditeur, jamais l' inspiration ne me serait venue en 1831.

-au lieu de vous lamenter, reprit le libraire, servez-vous, de votre côté, de cette autre lunette. Si la ville de Paris est tranquille un quart d' heure, si les nouvelles manquent pendant l' espace d' une minute, si je vois deux oisifs se promener les bras croisés, c' en est fait, ô mon cher auteur, je lance vos opuscules. Songez que ceux de mes confrères qui ne sont pas à sainte-pélagie ont été trouvés au filets de Saint-Cloud ; il nous faut trouver de quoi vivre quand nous devrions mourir à la peine.

-beau ciel, s' écria le poète qui s' était retourné, ma poitrine s' élargit en te voyant ! Quel panorama se déroule à mes pieds ! Que tu es belle, ô ma chère ville ! Quel aspect magnifique offrent de ces hauteurs tes ponts, tes quais, tes palais, ô Paris, toi dont les fées avaient élevé les murailles dans la plus belle vallée du plus doux pays de l' Europe ! Comment ton

p72

enceinte, jadis réservée aux plaisirs et à toutes les jouissances de la paix, est-elle devenue l' ardent foyer de toutes les passions ? Hélas ! Lorsque jadis une voiture attelée de huit chevaux traversait le pont-royal, tous les curieux accouraient, et l' on parlait comme d' un événement du passage du roi qui allait à la messe. Lorsqu' un abbé allait faire un sonnet, on s' en occupait pendant quinze jours dans tous les salons ; c' étaient alors d' heureux oisifs qui peuplaient les promenades ! Aujourd' hui le roi va en char-à-bancs, et douze volumes in-octavo ne sauraient attirer l' attention de trois personnes ! -il me semble, dit le libraire, que je ne vois rien, et que nous pourrions lancer vos opuscules. -ô ciel ! Répliqua l' auteur, ne voyez-vous donc point cette foule innombrable qui se presse dans la rue du coq ? On va attaquer le Louvre. ô malheureuse patrie ! -ce sont, mon cher auteur, des gens qui regardent

les caricatures de Martinet.

-des oisifs ! S' écria l' homme au manteau, est-il possible ? Mais, hélas je me trompe ; ce sont des caricatures politiques qu' ils regardent. C' est le dernier roi tenant un moineau dans sa main, ou le défunt ministère travesti sur des tréteaux. ô France ! Riras-tu donc toujours de ceux qui te gouvernent, semblable à un malade de joviale complexion qui se raille des médecins qui le tuent ? Celui-là te met au régime, celui-ci veut des dissolvants ; tous introduisent la sonde dans la plaie, l' examinent au

p73

risque de l' élargir ; puis ils s' efforcent de la remplir avec de l' onguent. Pauvres charlatans ! C' est en van qu' ils ont couché l' athlète sur le lit de douleur, qu' ils attachent et lient ses membres vigoureux, qu' ils le torturent et l' épuisent, lui, le lutteur invincible, dont les forces se dévorent elles-mêmes, que le sang étouffera si on ne le laisse descendre dans l' arène, et frotter ses muscles huilés de la poussière olympique.

-mon cher, dit le libraire, voici assurément un moment de calme ; vos opuscules ne sauraient être lancés dans un instant plus favorable.

-ô éditeur imprudent, ne voyez-vous donc pas sur la rive gauche du fleuve cette baraque encombrée ? Ils hurlent, ils se démènent, ils montent et descendent, ils sonnent, ils s' interpellent, ils phrasent et votent, ils décrètent et gesticulent ! C' est un sabbat.

-bon ! Reprit le libraire, ce sont, mon cher auteur, les représentants de la France.

-peste ! Je suis donc de l' avis de cet homme spirituel qui prétendait l' autre jour, dans un dîner, qu' ils dévident leurs phrases comme dans les filatures on dévide le coton. Voyez quels écheveaux interminables celui-ci' efforce de tirer ! De quelle couleur est sa robe ? Elle n' est ni blanche ni rouge, elle est rose, c' est un homme impossible à noyer quand il nage entre eux eaux. Mais leur filandreuse éloquence boite et tergiverse tortueusement. Que disent-ils ?

-vous le lirez demain dans le journal.

p74

-j' aperçois dans l' ancienne enceinte du palais des condés une seconde halle aux paroles. Mais quelle majestueuse gravité ! Autrefois c' étaient les vieillards dont la tête remplait, est-ce le tour de la jeunesse aujourd' hui ?

-mon cher auteur, ne vous effrayez nullement de tout cela. Si vous m' en croyez, nous ne laisserons pas de lancer vos opuscules.

-qu' est ceci, ô mon am ? Interrompt l' auteur. Pour le coup, une véritable assemblée de fous vient de tomber indubitablement dans ma lorgnette. Ouf ! Leur physionomie me donne la fièvre, et leurs contorsions le vertige. C' est auprès du boulevard de Gand qu' ils sont rassemblés. ô ciel ! Serait-il nécessaire, pour fonder une religion, de porter du bleu-barbeau et de se laisser croître les cheveux comme Paganini ? Quoi ! Jésus-Christ a-t-il donc imité Charles X ? Et quelles raisons a-t-on pour le renvoyer s' il n' a point publié d' ordonnances ? Est-ce donc lui qui est responsable, et non ses ministres ? Croyez-moi, Mm De Saint-Simon, c' est un Dieu représentatif qu' il nous aut ; vous vous trompez ; vous êtes venus au monde quelque deux mille ans trop tard. Le genre humain est comme les femmes, elles sont dévotes à douze ans et à soixante ans. L' Europe a été à la messe dans son enfance ; le bon temps revienra peut-être pour les moines ; attendez qu' elle radote.

-mon ami, dit le libraire, tandis que vous philosophiez, tout s' est évaporé autour denous. Nous

p75

voici seuls suspendus dans les airs. Paris s' endort, la Seine a posé sur son cou sa brillante chaîne de falots. N' attendons pas la nuit, et lançons vos opuscules.

-paix ! Répliqua le poète, ne voyez-vous pas, à la lueur incertaine de la lune, rayonner les pointes d' un grand nombre de baïonnettes ? Voici décidément une révolution qui passe sur le quai de la ferraille.

-ce sont des gardes nationaux.

-ô soldats-citoyens, s' écria l' autre, oubliant les convenances dans un moment d' exaltation, il serait beau de voir vos colonnes tricolores à la frontière ; mais il est triste de piquer les chiens à la porte des tuileries. Dites-nous quel but vous rassemble. Ne vous trompez-vous pas ? Rentrez en paix ; les rebelles ont écrit à m le préfet de police que leur insurrection était remise à huitaine ;

rentrez en paix, et puissiez-vous ne point trouver
Hernani au pied de votre fille, et don Carlos
dans votre armoire ! Hélas ! Le véritable danger
que court un garde national, ce n' est pas où il est,
c' est où il n' est pas. "

mais le libraire impatienté avai soulevé
silencieusement les rames de papier noirci qui
gisait à ses pieds encore humides. Tout d' un
coup il les éleva dans les airs, et dévoré par
l' espérance d' avoir de quoi dîner le lendemain,
ô infortuné poète ! Il lança tes opuscules.
Ce fut en ce moment que quelques oisifs, qui se
miraient dans les glaces de la galerie d' Orléans,
aperçurent derrière une vitre, dans l' étalage d' un

p76

libraire ! Une brochure jaun qui y demeurera
clouée jusqu' à l' 42 ternit.

12 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 28 mars 1831.

Hier, soulevant de ses mains la pierre de son
tombeau, Pantagruel est sorti de la terre.
Un cri de frayeur, parti de tous les points de la
France, le suivait à son passage ; sa tête
chauve, pareille au dôme du panthéon, se dandinait
jovialement entre les têtes des peupliers. Une des
colonnes de la bourse, qu' il avait cueillie en
passant, tournait dans ses doigts comme un bambou
léger façonné par un habile tourneur ; deux
bateaux à vapeur lui servaient d' escarpins ; et,
comme les fashionables du jour, il s' était contenté
de suspendre à sa montre une seule chaîne d' or,
au bout de laquelle se jouait un canon des
invalides. Prenant les deux tours de notre-dame
pour une lorgnette à deux branches, il avait posé
sur son oreille son bonnet de police, coupé sur le
patron des pyramides ; et, balançant

p77

dans son pourpoint, tailladé à l' ancienne mode, sa
royale rotondité, il descendait gravement vers le
bois de Boulogne. Lorsqu' un équipage élégant avait
attiré son attention, il le prenait dans le creux de
sa main, le considérait, et le reposait ensuite

sur le sable avec soin, sans faire de mal à personne. Les cavaliers, les piétons étaient de même l'objet de son attention ; et même, en ayant avisé un qui portait une barbe romantique, un habit feur de pensée et un gilet de satin vert, il le trouva si drôle qu'il le mit dans sa poche. Paris lui semblait beau ; assis sur l'arc de l'étoile, sans égard pour l'unique ouvrier qui s'y démène depuis le ministère Martignac, et ayant ajusté une embouchure de la colonne d'Austerlitz, qui lui servait merveilleusement de pipe, il commença à charger de tabac le piédestal, et à tirer de son gosier des bouffées de fumée, qui firent accourir les pompiers. De tous côtés il vit s'agiter entre ses jambes de petites fourmis qui suffoquaient ; distrait de sa nature, et dédaigneux par droit de naissance, il étendit les jambes sur les montagnes environnantes, posa l'une sur la lanterne de Diogène, et l'autre sur le clocher de Vaugirard, et s'endormit royalement les bras croisés.

Il y a de par le monde une caricature plus que spirituelle et tracée par un crayon qui n'a point de signature, qui le représente dans cet état. Dès

p78

que ce Micromégas-Gulliver s'est gargantualement assis sur la rive fleurie de la Seine, voici venir tout ce qu'il y a de badauds à Paris, c'est-à-dire tous les parisiens, sans compter les étrangers. Les astronomes ont fait un ballon, et s'élèvent au-dessus de lui, munis de compas et d'encre de Chine ; les ingénieurs, qui ont employé à peine trois heures à *suer d'ahan* pour se guinder jusqu'à sa jarretière, pédamment accroupis sur son genou, braquent impitoyablement leur borgne observatoire ; chacun de ses cheveux est attaché à un poteau par des ouvriers qui fourmillent. De tous côtés se dressent des poulies, s'efforcent des cabestans se poussent des leviers ; à gauche, à droite, arrivent des armées innombrables de soldats-citoyens, et de citoyens-soldats, qui ont écrit sur leur drapeau effarouché : *la patrie est en danger !* des omnibus, des chars à bancs, des gondoles, tout se mêle ; des officiers, des tambours-majors, des officieux, des cuistres, des petites filles. La patrie est en danger ! Tel est le cri qui sort de toutes les poitrines comprimées par la frayeur. Mais déjà les fouilleurs de curiosités, les déchiffreurs d'hiéroglyphes, les compilateurs de

ruines, les polisseurs de momies et les dégustateurs de médailles ont commencé à se ruer sur l'immense proie comme de sagaces renards.

Celui-ci, à cheval sur le nez du dormeur, se cramponne aux sourcils, et, nouveau Christophe Colomb, parvient seul jusqu'à l'univers ignoré de sa nuque. Un badigeonneur empressé écrit sur le passe-poil

p79

du pantalon la défense sous peine d'amende ; ; ; sa montre, tombée de sa poche, est placée sur un tombereau, et emportée par quatre chevaux vigoureux ; sa carte de visite, soulevée par douze forts de la halle, commence à quitter la terre ; dans sa poche s'est établi un missionnaire, qui de là improvise un sermon, -silence !

Pantagruel se réveille.

Il a écrasé douze mille hommes en se retournant ; il en a jeté trois cents en l'air ; la plupart sont tombés dans la Seine et se sauvent à la nage, avec cinq degrés de froid. " qu'est-ce donc ? " dit-il.

Mais en cet instant il voit venir à lui une députation revêtue de robes noires, et poudrée d'une pédanterie outrecuidante. Pareille à un troupeau des sauveurs du Capitole, la brigade en perruque se dirige sur une des montagnes, et de là lui adresse la parole : " jeune étranger, lui dit l'orateur, comme M Cagnard (car vous me semblez jeune et infiniment étranger), nous sommes en ce moment dans un étrange embarras ; nous venons vous proposer d'être notre roi et de nous gouverner, et nous craignons que vous n'acceptiez pas. "

Pantagruel les prit dans sa main, les mit dans sa tabatière et leur dit : " mes petits amis, je serai votre roi ; indiquez-moi votre palais de cette tabatière, je ne demande pas mieux que de vous gouverner.

-ô puissant Pantagruel ! Répliqua le plus petit, qui était le plus bavard, nous avons des lois, des

p80

institutions, des dîners et des pensions, ne changerez-vous rien ? "

Pantagruel descendit les champs-élysées, porté en triomphe par le peuple, qui se suspendait à ses mollets. " où est la demeure royale ? " demanda-t-il

d'abord. On lui montra les tuileries. Mais son front se heurta contre le cadran de l'horloge. " ho ! Ho ! Dit-il, du temps de mon royal père Gargantua, on était mieux logé et plus à l'aise ; comment pourrai-je jamais entrer ici, si ce n'est en défonçant le toit, et en m'y couchant comme dans une bière ? Donnez-moi une maison plus commode ; û nous n'en avons pas, dirent les architectes ; et, dirent les députés, celle-ci est déjà bien grande, et coûte déjà bien cher.

-je resterai dans le jardin, dit Pantagruel. Or sus, parlons d'affaires ; est-il l'heure de dîner ici ? Je me sens quelque envie de commencer par boire. "

il prit la halle au blé pour tasse, et la tendit à un petit valet qui y versa d'une petite bouteille une demi-goutte d'un vin bien mauvais.

" ho ! Ho ! Dit-il, n'y a-t-il pas d'autre boisson ? Du temps de mon royal père, il n'en était pas ainsi. Hé quoi ! Pour ton roi, ôpeuple français, une goutte de vin détestable ! Et que disent donc aujourd'hui les potentats de ce gouvernement à gosier sec ?

-nous n'en avons pas d'autre, dirent les rats de cave ; et, dirent les députés, ce vin-la est bien bon, et coûte déjà bien cher.

-je garderai donc ma soif, dit Pantagruel. Ne

p81

parle-t-on pas de guerre ? Il nous faut ici une armée ; allez me chercher de l'argent. "

il ouvrit une poche large comme le cratère d'un volcan ; un petit trésorier y jeta une bourse, qui passa par un trou, et tomba dans sa botte.

" ho ! Ho ! Dit-il, ne payez-vous pas plus vos rois ? Voici de quoi avoir un demi-boisseau de gendarmes. Comment ! Serait-ce là le revenu d'un prince constitutionnel ? Du temps de mon royal père Gargantua...

-nous n'en avons pas davantage, dirent les contribuables ; et, dirent les députés, cette bourse est déjà bien ronde et coûte bien cher.

-je mettrai donc mes mains dans mes poches au lieu d'argent, dit Pantagruel. Or ça, puisque je vous gouverne, me voici comme saint Louis sous son chêne. Qu'on se plaigne, qu'on rédige, qu'on pétitionne, c'est l'heure de ma justice.

-sire, dirent les ministres, voici des journalistes qui crient à la république ; voici des galériens qui démolissent des églises ; voici des carlistes qui font boire les pauvres ; voici des bonapartistes

qui crient à tue-tête ; voici des intrigants en
congrégation qui ourdissent et trament.
-qu' on m' élève une potence, dit Pantagruel, et
qu' on pende.
-sire, nous ne pendons pas sans procès, nous ne
jugeons pas sans prison, nous n' emprisonnons pas
sans gendarmes, et la garde nationale refuse de
tirer l' épée.

p82

-ho ! Ho ! Dit le roi, n' y a-t-il pas d' autres lois
pour punir les factieux ? Voici une presse qui crie
bien fort. Eh quoi ! Le souverain est-il au milieu de
son peuple comme le nageur au milieu de la rivière ?
Les flots l' emporteront. Du temps du roi mon père,
il en était autrement. Où sont les lois ?
-nous n' en avons pas davantage, dirent les
avocats ; et, dirent les députés, celles-là sont
déjà bien sévères, et font bien peur aux juges.
-peste ! Dit Pantagruel, point de vin ! Point
d' argent ! Point de lois ! Je dormirai donc.
-sire, dirent les ministres, nous ne pouvons
aller sans vous ; la main nous tremble à chaque
signature. Nous ne pouvons faire un sous-préfet
sans angoisse ; le principe de non intervention nous
rendra hydrophobes. Vous ne pouvez dormir.
-ho ! Ho ! Dit le roi, mon père Gargantua ne
faisait autre chose. à quoi servent donc les
ministres ? Qu' on en nomme quatre fois plus.
-nous n' en avons pas d' autres, dirent les
employés ; et, dirent les députés, ceux-là sont déjà
bien entêtés, et nous font assez crier.
-messieurs, dit Pantagruel, je ne saurais être
roi ; adieu, sortez de ma tabatière, et me laissez
en paix. "

13 REVUE FANTASTIQUE

p83

dimanche, 3 avril 1831.
Une vieille dévote avait jeûné jusqu' à une heure
de l' après-midi le jour du très saint vendredi ;
elle avait pris son chapelet, et respectueusement
entr' ouvert son eucologe.
Un jeune élégant avait amplement satisfait son

brutal appétit sur un jambon qui ne s' attendait
gère à être mangé qu' à pâques ; il avait fait
mettre quatre chevaux à sa calèche et son cocher
soufflait dans ses doigts.

Un pauvre étudiant avait loué un infortuné
cheval, le dernier resté dans l' écurie glacée d' un
loueur mal à l' aise ; il avait, hélas ! Brossé
avec soin son habit le moins antique, et se disait :
" pourvu que mon cheval ne s' emporte pas ! Car je
tomberais assurément. "

un bon bourgeois avait saisi en souriant son
parapluie rose ; il avait pris par la main son
petit garçon habillé en garde national, suspendu à
sa montre ses breloques en cornaline, et dit à sa
femme : " allons à Longchamps. "

ainsi, par un singulier hasard, ces quatre
individus vinrent à passer dans la même rue,
laquelle

p84

était voisine de l' assomption, ou de toute autre
paroisse qu' il plaira à un homme plein d' imagination
d se représenter. Le visage de la dévote respirait
un air de contentement et de satisfaction ; elle
inclinait les yeux à terre, en croisant ses pouces,
et son double menton s' arrondissait jovialement,
tandis qu' elle songeait que son estomac vide était
agréable au seigneur. L' élégant avait l' air
byronien d' un homme blasé ; son fouet sifflait sur
la croupe rebondie de sa jument aux jambes fines ; il
s' engonçait dans sa cravate en songeant à ses dettes.
Le pauvre étudiant se cramponnait tout radieux,
et invoquait saint Pommeau ; sa monture se
déferrait du pied droit. Sur le dos des pavés
sautillait le bon bourgeois ; le petit garçon
mangeait un gâteau, et trottait tout barbouillé e
confitures : après quelques minutes de marche,
la dévote ut à l' église, et les trois autres
aux champs-élysées.

L' église était muette et sombre ; une moitié de
cantique y bourdonnait d' une façon lugubre. La
canne du suisse retentissait seul au milieu du
silence, et le bedeau désappointé tendait dans le
désert une bourse au fond de laquelle gisait un
gros sou. Debout contre une vo-te obscure ! Le cur 2
attendait que les fid 7 les vinssent baiser l 4 image
du christ ; mais, plus redoutable que les ressorts
de la machine pneumatique, l' indifférence publique
dont se plaint l' *avenir* aait fait le vide
dans la saintepatène. " hélas ! " murmura la
bonne vieille, en s' agenouillant.

Dans les champs-élysées sifflait un vent aigu ;
quelques grisettes enveloppées de pelisses se
promenaient imperturbablement dans la contre-allée ;
deux voitures bourgeoises fermaient leurs stores, et
dans un grand landeau délabré, trois anglais
suçaient leurs cannes. " diable ! " dit l' élégant.
" ô ciel ! " dit le pauvre étudiant. " ah ! Ah ! " dit
le bourgeois.

La dévote eut bientôt fini sa prière ; personne
n' était là pour l' voir, à quoi bon rester ! Elle
trempa avec fureur sa main sèche et ridée jusqu' au
fond du bénitier, et murmura en se signant :
" c' était bien la peine de jeûner toute une
matinée ! " elle reprit son petit pas cadencé,
et appela sa servante.

L' élégant ne permit pas à la mauvaise humeur de
prendre place sur son visage bien rasé et pommadé
fraîchement ; il appuya ses rênes flottantes sur le
mors écumant de ses coursiers, et, traçant avec sa
roue une rosace sur le sable, reprit au trot la
route de son hôtel splendide.

Le disciple infortuné de Cujas appuya sur les
flancs étiques de sa monture ses talons dépourvus
d' éperons. Sa rosse récalcitrante piétina, et se
couvrit de boue ; après un demi-quart d' heure,
l' animal s' étant résigné, la railerie publique
oublia le cavalier. Mais quelle profonde tristesse !
Le bourgeois posa sur son chapeau imperméable
son mouchoir à tabac, afin de le garantir de la
pluie ; le petit garçon pleura.

Ainsi le hasard voulut que ces tris personnages

vinssent à repasser par l' même rue, mais avec des
physionomies différentes.

Dans la tête de la dévote se peignait alors des
couleurs les plus vermeilles ce siècle qui, à bon
droit, a été appelé l' restauré. Dans son
imagination chantaient de joyeuses files de moines,
de copieux bataillons de diacres ; de discrets
confessionnaires s' ouvraient dans la scrupuleuse
obscurité des chapelles ; dans des salons
aristocratiques s' arrondissaient des mollets
d' évêque à bas violets bien tendus. ô temps à
jamais évanouis ! Une larme roula sur la joue
écaillée de la pauvre femme.

Dans la tête stupide de l' impassible dandy il ne se
passa rien. Mais le pauvre étudiant, qui, n' ayant

pas d' argent, ne pouvait manquer d' être philosophe,
songeait piteusement au siècle des marquises et des
mouches. Pendant dix minutes, les dix fortunées
minutes qui avaient suivi son départ et précédé
son entrée à Longchamps, un rêve *bien*
encontreux l' avait transporté à certain chapitre
d' un livre ont les demoiselles ne savent pas le
titre. Il s' était vu en amoureux cavalcadour
piaffant à côté du wiski de la marquise de B
hélas ! Il était parti grand seigneur, chevalier
erant, paladin ; il s' en revenait morose,
enrhumé, républicain. ô hommes, vous dont la
pensée est plus changeante que l' aile du carabée
aux rayons du soleil, plus difficile à fixer
que le fluide de la lumière, vagues d' un océan sans
limite, où allez-vous ? Où te retrouverons-nous,
toi, multitude, foule ardente et curieuse,
empressée et

p87

vide, qui te portes en avant et te retires plus
irrégulièrement qu' une mer sans marée fixe ?
Engouements d' un jour, folies qu' on croit éternelles,
qu' on scelle sur le marbre, qu' on décrète, qu' on
élève en monuments, le souffle du zéphyr vous
renverse. Où étiez-vous, ô habitants de Paris ?
Les parisiens étaient à la revue du champ-de-mars,
dimanche passé.
écrit le soir du vendredi saint, comme la préface
du *vingt-quatre février* .

14 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 11 avril 1831.

Pékin, 10 janvier 1831.

Je vous ai promis, monsieur et honoré correspondant,

p88

des détails sur la ville que je viens de visiter :
je ne vous en donnerai point. La raison est qu' il
est impossible aux étrangers d' en voir autre chose
que les murailles, et cela lorsqu' ils ont de
grandes protections.
Je ne vous envoie point d' encre de Chine, point
de thé ; je me bornerai à vous faire part d' une
conversation philosophique que j' ai eue avec

l'homme le plus vieux que j'aie rencontré de ma vie.

Il loge à quatre lieues de Pékin, et c'est lui qui est mon hôte dans ce moment. Il passe gravement sa journée à fumer de l'opium et à boire d'énormes chaudières de thé dans de petites tasses grandes comme un dé. Du reste, c'est un fort bel homme et un élégant, ses ongles ont dix-huit pouces de long, et ses moustaches deux pieds et demi. Le seul exercice qu'il prenne est de promener ses regards tantôt à gauche, tantôt à droite, avec un demi-sourire. Je n'ai pas besoin de vous dire que ses sourcils sont peints soigneusement, et que ses souliers lui défendent de faire un seul pas. Hier, après avoir visité ses jardins et bu d'un sirop détestable qu'il m'offrit, j'allumai une pipe et commençai à causer avec lui. Il paraissait s'intéresser beaucoup à l'Europe et surtout à la France ; il me demanda combien d'années il fallait pour apprendre à lire notre langue. "il faut six mois à l'école mutuelle, et douze par la méthode Jacotot," lui répondis-je. Il resta une demi-heure sans rien dire, puis il

p89

reprit d'un ton de voix parfaitement poli : "cela est tout à fait absurde.

-sans doute, lui dis-je ; mais pourquoi ?

-parce que, me dit-il si un homme de quatre ans et demi en sait aussi long qu'un autre de soixante, votre ville doit être un fleuve immense de paroles inutiles ; et dans ce fleuve se noient et périssent infailliblement les institutions et les lois.

-cela est vrai, lui dis-je ; mais pensez-vous que l'ignorance générale d'un peuple puisse contribuer à son bonheur ? "

il me regarda avec un étonnement qui ne lui permit pas de répondre avant un silence plus long encore que le premier ; puis il me dit :

"une totale stupidité est la seule, la véritable source de toute espèce de bonheur.

-dans un peuple, lui dis-je, ou dans un individu ?

-dans un peuple, reprit-il ; pour un homme seul, au contraire, c'est la source de tous les maux.

-eh qui ! ô mandarin, m'écriai-je, n'es-tu donc point de l'avis de ceux qui prétendent que le genre humain tout entier n'est qu'un individu, à plus forte raison un état ?

-ceci est une phrase juste, répondit le chinois ; oui, et, si l'état est un homme, chaque individu est

un membre de cet homme. Mais ne voyez-vous point combien nos membres, à nous, travaillent, s' usent et gémissent pour concourir à la félicité du corps entier qu' ils composent ? Ici les bras, ii les yeux,

p90

là les jambes, parici les oreilles ; cest insi que de ce travail des parties résulte le bien-être de tous : or, plus la communauté, la masse, sera intelligente, plus ses facultés seront développées, plus ses besoins seront grands, pus il faudra que l' individu travaille pour y satisfaire.

-eh ! Donc, cher mandarin, la stupidité d' un peuple vous réjouit ?

-fort, dit-il.

-nous ne sommes point de cet avis, lui dis-je, et nous aimons à sacrifier nos libertés individuelles à la liberté générale.

-la liberté générale ! Repartit-il (il faillit rire), voilà un mot, une abstraction, un être insaisissable, un filamnt de la bonne vierge qui traverse les airs ! Pououh !

-non pas, lui dis-je, et le zèle de la garde nationale vous le prouve.

-si j' étais français, me dit-il, jamais je ne consentirais à en faire partie.

-on vous y forcerait, mon ami.

-ô exécrable vexation ! Reprit-il ; et de quoi criaient les vilains, s' il vous plaît, du temps de la féodalité ? Ils se lamentaient comme des pauvres, pourquoi ? Parce qu' il leur fallait aller monter la garde autour des châteaux des iches, chasser le grenouilles, et s' enrouer d' éternels *qui vive !*

-c' est vrai, repris-je ; mais songez qu' aujourd' hui, si les vilains montent la garde à la porte du riche, le riche la monte à la porte du pauvre. "

p91

le mandarin éclata de rire, sa pipe s' éteignit.
" ô stupide étranger, me dit-il, que t' importe ton voisin ? Eh quoi ! T voilà guéri de ta paille dans l' oeil, parce que celui-ci y porte une poutre !
Que dis-je ? Tu marches satisfait, glorieux de cette paille ! Et que m' importe que mon prochain se torde dans d' horribles convulsions, si moi j' ai une

piqûre d' épingle qui me gêne ? Ce n' est pas parce que je suis pauvre et que je garde la porte d' un riche qu' il m' est cruel de garder cette porte, c' est parce que garder une porte est cruel, que la bise est froide, que mon fusil est lourd, que ma femme s' ennuie, que mon enfant crie, que ma vie s' use et s' enfuit.

-diable ! Me dis-je, voici un homme qui a lu quelque peu de Hobbes. Et qu' est-ce donc que la société ? Repris-je alors. Les hommes, par cela même qu' ils se réunissent, se protègent ; de là les lois.

-est-ce que les lois, dans votre pays, ordonnent à tout le monde cette corve, même aux philosophes ?

-hélas ! Lui dis-je, même aux saint-simoniens.

La conscription...

-je connais ce mot, répondit le mandarin. C' est une planche sur laquelle on range deshommes comme des raisins secs dans un panier ; et n' épargne-t-il personne, ce filet qui ramasse les poissons dans le vivier ? Le brochet s' y trouveût-il à sec avec le goujon et l' immonde crapaud ?

-oui, certes.

-bien ! Bravo ! Dit-il. Ainsi donc, je me représente

p92

votr loi comme un casque de fer ; chacun arrive à son tour et présente la tête, afin qu' on le coiffe de ce casque. Celi-ci l' a trop petite, le voilà aveuglé d' un couvre-chef qui lui bat sur les omoplates. Celui-là se la trouve trop grande, qu' importe ? Il faut que l' inexorable coiffure entre ; les oreilles tombent, le front saigne, le câne se rétrécit. Notez bien quele casque ne saurait aller qu' à une seule tête, celle du législateur, lequel est mort depuis deux ou trois cents ans.

-disciple d' épictète, lui dis-je, tu serais un mauvais député.

-et es femmes, reprit-il, comment les gouvernez-vous ?

-elles nous gouvernent.

-toujours ?

-tantôt ouvertement, tantôt en secret, comme le comité directeur.

-que vous accrochez-vous au nez ?

-rien.

-ni au menton ?

-pas davantage.

-voici une civilisation qui vous mène à la barbarie. "

telle a été ma conversation avec cet homme bizarre ; je vous la transmets, croyant qu' en ce moment elle pourrait faire quelque diversion agréable dans l' esprit des économistes. Dans une autre que j' avais eue avec lui quelques jours auparavant, il

p93

m' avait fait ce singulier raisonnement sur es différentes sortes de gouvernements :

" i y en a trois espèces, me disait-il, la république, le gouvernement constitutinnel et le régime absolu. Avez-ous jamais réfléchi à la position d' un ministre dans chacun de ces trois cas ?

" les choses de la vie peuvent être considérées comme un jeu de brelan ou de trente-et-quarante. C' est le peuple qui fournit l' argent pour mettre au jeu. Dans un gouvernement absolu, le peuple dit au ministre : " voici de quoi jouer ; fais à ta fantaisie, perds ou gagne, nous ne t' en demanderons pas compte. " le ministre joue, et, s' il perd, on lui en donne encore. S' il gagne, il a soin de rendre la moitié, et le tiers en sus en jujoux hôpitaux, ponts, abattoirs, statues, égouts, etc., etc.

" dans un gouvernement représentatif, le peuple dit au ministre : " voici peu d' argent ; fais à notre fantaisie, gagne. Si tu perds, tu nous en rendras compte. "

" dans une républiue, le peuple s' assoit à la table, joue lui-même, et les trois quarts du temps pille ses voisins pour plus de facilité. "

15 REVUE FANTASTIQUE

p94

lundi, 18 avril 1831.

Ne sachant aujourd' hui quel événement de la semaine pourrait fournir matière à un sermon, il faut, mes très chers frères, que je vous fasse lire un petit chapitre anecdotique.

Vous savez qu' il y a des jours où la pluie oblige à garder le coin du feu, et où, si l' on ne prend des cartes en plein jour comme dans le défunt siècle de nos grands-pères, il faut que l' on discoure sur le

prchain. Ce n' est pas là, faites-y bien attention,
le vent orageux, terrible, de la *calumnia* , dont
le général Bonaparte écrivait à Salicetti : tu
sais avec quel art elle siffle. Ce ne sont pas les
sangsues affamées dont le satirique, semblable à
un médecin furibond, assassine le patient qu' il veut
enterrer ; c' est un frais zéphyr rasant la terre
comme l' hirondelle, et, comme elle, ne ramassant que
quelques insectes ou quelques grains de sable ;
c' est ce doux sourire à demi épanoui sur les lèvres
de M Denon, racontant une anecdote ; c' est
l' innocente joie d' une cquette qui aperçoit une
fluxion sur la joue de sa

p95

voisine. On se laisse aller, comme sur un théâtre de
société ; chaque personnage vient se montrer à son
tour, et livrer aux traits malins son costume, son
visage, sa taille, ses discours et ses prétentions.
Celui-ci, intimidé, a besoin du souffleur ; madame
une telle a trop de rouge ; celui-là déclame avec
emphase et tourne sur son talon avec une satisfaction
trop grande ; ajoutez à cela la fumée du thé et
l' impression magnétique d' un cercle resserré de
larges fauteuils à demi grillés par un feu de
décembre ; et vous comprendrez tout le plaisir
qu' on trouve à dessiner comme Grandville de
joyeuses silhouettes sur les murs.
Je me trouvais donc hier au milieu d' une conversation
où quelqu' un s' avisa de dire :
-je vais vous conter un vieille histoire.
-vieille ! Dit-on.
-pourquoi pas ? Ceux qui la savent n' ont qu' à
dormir ou à tricoter. Ceux qui ne la savent pas me
diront si elle lesa ennuyés.
-scandaleuse ? Dit une vieille.
-bah ! Dit une jeune.
-pas du tout, répliqua le conteur, et il commença
ainsi (il est très bavard) :
quarante cervelles académiques étaient un jour
en ébullition ; comme l' eau prête à être versée dans
une théière ardente, elles bouillaient et
grommelaient au coin du feu. Il s' agissait de
l' élection d' un membre nouveau.

p96

Il paraît que c' est une chose réellement horrible

que de porter dans son sein une éligibilité
quelconque ; au dire des gens expérimentés il
paraît véritablement que l'émotion qu'on éprouve dans
une angoisse électorale serait capable de remuer les
entrailles glacées de cet anglais illustre qui
chaque soir se mettait sur le pas de sa porte et
injuriait les crocheteurs, dans l'espoir de
recevoir, sinon une émotion, du moins quelque
joyeux coup de poing. (je crois que c'est lui
qui le premier a dit ce mot tant répété depuis,
comme un pauvre lui criait la faim : tu es bien
heureux !)

mais qui pourra jamais, dit lord Byron, connaître
les secrets tourments de l'homme et le voir dans
le silence et la solitude des nuits, lorsque le
masque qui recouvre son visage aux yeux du monde
est déposé à son chevet (c'est dans *Lara*, je
pense, ou à peu près) ? Et qui a pu jamais descendre
dans le cœur d'un immortel en herbe, quand un
scrutin douteux balance sur sa tête poudrée
l'éternel laurier, et qu'à chaque battement de son
sang qui s'agite il frissonne de voir s'écraser
dans ses doigts, comme don Carlos, l'oeuf de
ses espérances !

"on mari a pris le louvre !" s'écrit une vieille
qui, de marquise, en trois jours devint naguère
solliciteuse, tirant son époux imbécilement voûté
par un habit qui s'est usé à frotter contre les
murs de toutes les antichambres ; que d'éligibles
prennent le louvre, et prendraient la lune sans
scrupule avec ce qu'on voudrait, pour une simple
voix ! ô mon cher

p97

voisin, accordez-mi la vôtre, au nom du ciel, et
venez dîner chez moi sans façon.
Cartes de visite bien luisantes, poliment déposées ;
coches de remise roulant de porte en porte ;
magnifiques révérences, s'ouvrant comme la marquise
d'Escarbagnas dansant le menuet ; admirable
fumet de truffes, troublant la raison et détournant
la pensée ; pétillant champagne, signal de
l'heureux moment où la main presse la main, où
l'électeur se rend, où il promet sa voix en la
perdant.

Voilà ce que savent ceux qui ont vu des élections,
et griser un jury est une chose délectable ; on peut
le demander à ceux qui ont lu dans le fashionable
roman de *Pelham* certain chapitre où le héros,
piqué d'une mouche élective, s'en va quêtant par les
villages. Ah ! Ah ! Dit-il en entrant chez le

ministre, je vous trouve à propos à déjeuner ; voici fort heureusement du veau froid ; je l' aime avec passion ; et de s' asseoir ; et quel honneur qu' un grand seigneur mangeant du veau froid à la table d' un curé de province ! Cependant les petits enfants crient, la femme gronde ; la scène, en un mot, est faite avec le pinceau de Cruikshank. Qu' importe ? La voix est emportée, enlevée à la pointe de l' épée.

Mais le lendemain ? -était-ce *donc* la peine, dit le désappointé, de faire lithographier des circulaires ? ô imprudent visiteur ! Tu as tiré la poudre aux moineaux ; semblable à ce royal chasseur que l' on voit collé aux boutiques des vitriers, il ne te reste dans les mains qu' une mauviette désarmée de plumes,

p98

tandis que tu comptais sur la riche dépouille de l' ours.

Mais j' oublie que je conte une histoire.

Il s' agissait *donc* de l' admission d' un membre nouveau. La nature et les fauteuils de l' institut ont une égale horreur du vide.

Un savant professeur, qui fut l' élu et qui méritait de l' être, avait pour antagoniste un des hommes les plus spirituels du siècle, dont le talent sans doute vaut bien aussi un fauteuil, mais il fit alors une faute en matière d' élection.

Le vaudevilliste solliciteur se fit déposer à la porte d' un hôtel de l' aristocratique faubourg. Il venait demander la voix d' un pair dont les discours se tiraient encore il y a quinze jours à vingt mille exemplaires.

Le pair était assis dans son cabinet de travail, occupé peut-être à relire quelques-unes de ces pages qui ont prouvé qu' on était poète en prose, et qui ont fondé en France une école malheureusement indigne de sa noble source ; peut-être appuyant sur sa main ce front que le ciseau de David a idéalisé comme celui de Goethe, il réfléchissait à sa destinée, à son errante et large existence ; à cette vie traversée de tant d' orages, et dont les mécontentements auraient suffi à une ambition vulgaire ; peut-être il songeait aux destinées de la France, lorsqu' on annonça le vaudevilliste.

Le pair se leva d' un air étonné :

-monsieur, dit-il au solliciteur (après qu' il eut

p99

entendu son nom), à qui ai-je l'honneur de parler ?

Le vaudevilliste prit un air plus étonné encore.

Il répéta son nom.

Le noble pair répéta sa question.

-monsieur, j'ai fait recevoir avec succès au théâtre-français plusieurs ouvrages dont l'un surtout fut jugé digne par le public d'un grand nombre de représentations ; un fauteuil à l'académie se trouvant en ce moment...

-puis-je vous demander le titre des pièces dont vous parlez ?

-ce sont, monsieur, celles-ci : .

-je ne les connais pas, répliqua le poète.

-monsieur, poursuivit le vaudevilliste, j'ai été assez heureux pour fournir à nos compositeurs de musique les plus distingués le sujet de leurs drames lyriques ; c'est sur mes paroles qu'Auber, Boïedieu et Rossini ont composé leurs opéras français en grande partie.

-monsieur, reprit le pair, vous comprendrez aisément que le nom du musicien en pareil cas soit le seul que l'on demande. Je vous avouerai que j'ignorais celui de l'auteur du canevas.

Le vaudevilliste vit qu'il n'obtiendrait rien ; il persista.

-un des théâtres les plus distingués du boulevard représente journellement des pièces tirées de mon répertoire. Le public veut bien les accueillir avec quelque indulgence. Si votre seigneurie pouvait juger, comme quelques-uns de ses collègues, que de

p100

l'ensemble de plusieurs ouvrages de peu d'étendue peuvent naître les mêmes droits que d'un grand ouvrage seul...

-monsieur, répliqua le pair, je ne vais jamais au théâtre du boulevard.

Qu'y avait-il à dire ? Le solliciteur se retira.

La morale de la fable est qu'un homme d'esprit peut faire une faute, et qu'un autre peut faire une impertinence. La morale est encore que bien fou est celui qui, étant le premier dans sa sphère, veut en sortir pour être le dernier dans une autre.

(*extrait de la* chronique du xixe siècle).

16 REVUE FANTASTIQUE

Lundi, 25 avril 1831.

Lorsque par un beau clair de lune (j' i un faible
pour la lune) vous sortez n' ayant sous le bras
qu' une canne, c' est-à-dire ni un livre ni un
importun, et que vous allez vous asseoir sur le
bord d' un fleuve (peu importe que vous soyez
italien, turc ou romantique,

p101

et que le lieu de vos méditations soit un toit,
une natte, ou un clocher), est-il possible qu' en
regardant, j' suppose, quelque chose comme
l' embouchure de la Seine à la notre-dame de grâce,
le spectacle le plus capable de faire entrer l' air
du ciel dans vos poumons, et par conséquent des
pensées moins terrestres que de coutume, est-il
possible, dis-je, que jamais, suivant le fleuve
en sens inverse de son cours et le caressant à
rebrousse-poil, vous ne vous soyez occupé à songer
d' où vient ce torrent immense, par quels chemins
il passe, de quelle ource il part ? ... par quelle
raison, du fond d' une prairie solitaire, du sommet
d' une montagne escarpée, il marche, il avance,
enfant d' abord, puis homme, puis vieillard,
jusqu' à l' océan, qui est sa mort ?
Ainsi toujours remonter à toutes les sources, voilà
ce qui a produit ce cliquetis harmonieux ou
boursoufflé de mots qu' on nomme philosophie. Hélas !
Qu' en pouvons-nous savoir ? Ce fleuve est fils de
cent ruisseaux, de vingt rivières ; il est père
de mille fontaines, de canaux innombrables qui
portent la fécondité dans de vastes prairies, et
qui font tourner la meule qui fait le pain du
pauvre ; ce fleuve traverse cinquante villes ;
chacune lui jette en passant ses immodices, ses
égouts, ses bateaux, ses marchandises ; il les
emporte : voilà une paille qui a fait trois cents
lieues. Comme l' avalanche détachée par un gravier
tombé du bec d' un aigle, ce fleuve est sorti
d' une goutte de rosée infiltrée sous une roche.
Quelle étrange recherche que celle des généalogies !

p102

Le bon Homère, qui peut-être n' existait pas et
ne fut lui-même qu' un épitomé, engendra Virgile,
qui fit le pieux énée ; Virgile engendra le Tasse,
qui fit *Armide et Clorinde* , que Boileau
n' aimait pas. Le Tasse engendra dieu sait quoi,

la *henriade* . La *henriade* enfanta
M Baour-Lormian. C' est ainsi que la tragédie
grecque, cet océan majestueux et sublime, après
avoir donné naissance à Racine et à Alfieri,
ces deux fleuves au flot pur comme le cristal,
engendra ces ramifications indécrottables de petites
mares d' eau qui se dessèchent encore çà et là au
soleil, et qu' on nomme... l' école de Campistron
(vulgairement les *classiques*).
Imitateurs, troupeau d' esclaves ! Quel soleil vous
desséchera jamais et pompera vos cervelles oisives ?
Un de nos peintres vous appelait hier la poussière
que soulèvent les pas du maître ; qui êtes-vous, que
faites-vous, que vous croyez-vous ?
Comme un noble coursier dont le sang dégénère
et s' avilit au cinquième croisement de sa race,
ainsi, et plus tôt encore mille fois, se tue et se
flétrit la pensée de l' homme primitif, recrépie
par le vain paraphraseur. Ainsi les pédants qui
tirent encore Aristote par la robe qu' il portait
à la mort du roi Philippe ont fait un pédant odieux
et exécrable de cet honnête homme, plus inoffensif
que Lebatteux ; ainsi du vieux Shakespeare, père
de Goethe, est née une collection de fous à mettre
dans un herbier.
Tout en songeant ainsi ! Je me mis à penser à
M De Lamennais.

p103

Un livre dont tout le monde a parlé, et dont le
titre était très bien choisi, parut il y a bien
longtemps, dans les états théologiques de la
littérature, qui sont loin d' être une république.
Voici à cet égard ce qui m' a été conté par un des
hommes les plus savants qu' il y ait à présent.
Ce digne ecclésiastique, tout en parcourant les
pages pleines d' inspiration du doctrinaire de
l' avenir , crut se rappeler quelque chose,
comme cet invalide de Charlet qui s' écrie, au
moment de porter son verre à ses lèvres, que sa
femme lui revient.
" eh ! Mais, se dit-il, j' ai vu cela quelque part. "
après avoir fouillé scrupuleusement les rayons
les plus poudreux de sa mémoire, l' ecclésiastique se
souvint que les traces de l' indifférence et de la
faiblesse de l' esprit humain devaient se retrouver
dans un certain ouvrage de Huet, évêque
d' Avranches.
Mais comment trouver ce livre ? La bibliothèque
d' une petite ville ne pouvait le posséder. Le
hasard le lui fit rencontrer sur un quai, moi

et verrouillé. Quel fut son étonnement, en ouvrant et le parcourant avec soin, d'y retrouver non seulement des pensées, mais des pages entières du livre de l' *indifférence* ! Assidu dans ses recherches, l' ecclésiastique nota en marge les passages correspondants. Tout à coup un second souvenir, aussi frappant que le premier, vint le réveiller au milieu de ses méditations. " j' ai vu encore cela autre part, " se dit-il. En ce moment passa dans son esprit en caractères

p104

imperceptibles le nom de Sextus Empiricus. Cet écrivain, d' un génie remarquable, vivait sous l' empereur Probus ; il avait fait aussi un livre sur la faiblesse de l' esprit humain, dans lequel les mêmes matières et le même fond devaient se retrouver. L' évêque d' Avranches fut à son tour cité au tribunal de la justice, qui rend à César ce qui est à César, et comparut devant le vieux Sextus. L' ecclésiastique ne s' était point trompé, Sextus rendit son témoignage ; il montra ses pensées écrites en un latin plus vieux que nos langues vivantes et si peu vivaces ; il était aisé d' y reconnaître que Huet, à son tour, ne s' était pas contenté des pensées, mais encore qu' il avait détaché des pages. Cependant ni l' un ni l' autre des eux compilateurs n' avait daigné citer la source où il avait puisé. Mais voici qu' en lisant Sextus Empiricus, le digne ecclésiastique se rappela qu' il avait vu cela quelque part. Assurément, dans les pères de l' église. N 4 y retrouve-t-on pas en grande partie cette morale qui se raille de l' esprit de l' homme, et presque la doctrine de Pyrrhon ? Les doctes in-folio sont ouverts. Pyrrhon et ses idées paraissent. Que fit l' ecclésiastique ? Un article de journal. Mais il le brûla aussitôt après, et fit bien dans ce temps-là ; car dans ce temps-là.. il y avait bien des choses qu' il n' y a plus dans celui-ci. Lorsque j' entendis cette histoire, je ne pus m' empêcher de faire de profondes réflexions, et de me rappeler

p105

l'histoire de ce bossu des *mille et une nuits*
que chacun croit avoir tué, et que le prétendu
meurtrier va toujours passant à son voisin. Mas au
bout du compteil n' a qu' une arête de merlan dans
la gorge.

Je me rappelai aussi qu' il est très possible, très
aisé même de se rencontrer avec quelqu' un qu' on n' a
pas lu, presque autant que de se brouiller avec un
ami pour un mot qu' on n' a pas dit.

17 REVUE FANTASTIQUE

Mercredi, 4 mai 1831.

La fête du roi.

La fête du roi, c' est la fête du peuple : voilà ce
qui est une belle chose à voir. Qu' il se presse
aux marches d' un théâtre dont les portes sont
ouvertes et les bureaux fermés : qu' il se couche,
ivre et joyeux, sur les balustrades d velours
cramoisi habituées aux coudes aigus des demoiselles
de bon ton ; qu' il

p106

rie, crie, boive et chante : c' est ta fête, bon
peuple.

Aux siècles à venir est réservé un spectacle
nouveau, dont le siècle présent lève la toile.
Contre les prétentions rétrogrades de l' aristocratie,
les rois et les peuples se donnent la main. C' est
à cette fête, ô rois, qu' il faut convier vos
peuples ; le prince de la Grande-Bretagne vous
en donne un exemple plein de force, et le nôtre l' a
déjà donné ; imitez-les. Les portes du palais-royal
étaient ouvertes aussi à tout le monde hier, comme
celles des théâtres. Lorsque Mme la marquise de
envoya le matin demander au suisse si s majesté
recevait, on lui répondit : " oui, madame, tout
le monde. "

la première fois que je vis Versailles, comme je
n' étais pas encore romantique, je trouvai le
palais, l' escalier et les jardins dignes d' un roi ;
mais je ne pus m' empêcher de penser en même temps
que quiconque voudrait être digne du titre devait
habiter dans ces jardins et dans ce palais ; hors de
là, point de royauté, ensai-je ; c' est là que la
majesté de Louis XIV respirait à l' aise, et
tenait ses courtisans à vingt pas de distance
lorsqu' elle se promenait dans ces allées

magnifiques ; c' est du haut de ces perrons massifs
que le maître apparaissait quelquefois aux
regards des curieux, que des piques dorées
écartaient des grilles ; c' est dans ces salles
immenses, sur ces parquets superbes que craquait
le talon rouge, que glissaient silencieusement
quinze aunes de satin vert, ce qui signifiait une
robe du matin ; c' est là qu' st l' empire, la
dignité ; là aurait dû se promener,

p107

au coeur du royaume de Charlemagne, Bonaparte
en cheveux blancs.

Si un peintre voulait aujourd' hui nous représenter
Louis Xi, il faudrait qu' il le fît, non à
genoux, comme toujours, maisassis, dans une
vieille robe, le menton dans la main, pensant ;
et debout, à côté de lui, Tristan.

Tristan ! Voilà un mot qui ne signifie, pour la
po a l 1

plupart desgens, qu' un bourreau. C' en est un, en
effet, c' est l' instrument inflexible qui a le
premier ouvert la voie nouvelle ; c' est le fer de la
charrue qui a creusé le premier sillon où la
providence semait. Le premier, il suspendit la
noblesse aux créneaux des tours, il la précipitait
dans les oubliettes éternelles, il la livrait aux
vents terribles, au sommet des chênes, aux
branches noueuses des ormes, comme le gland des
forêts. Louis Xi, détesté, fut un prince libéral,
il ouvrit les veines de sa noblesse, et y versa
le plomb fondu par Fust et Gutenberg. L' épée
de Tristan fut son scptre, et pour main de
justice il ne voulut que le gant de fer du
prévôt l' ermite, dont l' étreinte brisait et faisait
tomber à terre les mains qui le touchaient.

Béranger, qui se tait depuis longtemps, nous a
montré dans un couplet immortel le triste fantôme
de ce prince, jetant des regards mornes sur un
soleil de printemps et une ronde de fillettes. Qui
sait si derrière ce regard si farouche il n' y
avait pas un soupir !

Oui, un soupir pour un temps meilleur, un sanglot

p108

soulevé par la rage contre une féodalité
destructrice qui tuait tout, et avilissait

l' homme en l' abâtardissant. Défendre Louis Xi
n' est pas nouveau ; à qui la faute, si ce faucheur
de privilèges vécut dans un temps où la main du roi
ne pouvait arriver jusqu' à celle du peuple, où tous
deux se tendaient les bras sans s' atteindre, des
égouts de Paris au donjon du Plessis-Lez-Tours,
et où le régénérateur ft obligé d' abattre, comme
autrefois ce romain, la tête des pavots superbes ?
Mais ce glaive de l' Ermite, tombé à la mort du
roi au pied de son cercueil, fut ramassé par les
moines ; aiguisé pendant deux siècles su la pierre
silencieuse des cloîtres, l' église le jeta souillé
du sang des riches ; le peuple enfin le releva.
Ce qu' il en fit est cruel ; c' est oublié. Aujourd' hui
le glaive est déposé par tous ; mais l' ombre de
Tristan erre encore autour de la vallée du Plessis,
que Walter Scott a prise de loin pour une
montagne. Près de lui se traîne encore Louis Xi,
toujours triste, toujours pâle, toujours pensif.
Peut-être Galeotti vit-il jadis moins avant que
lui dans l' avenir ; peut-être de tous les rois qui
précédèrent le nôtre serait-il, lui Louis Xi, le
moins étonné de ce qui est. Cependant les
examineurs pour le baccalauréat ès lettres ne
manquent pas, surtout depuis les glorieuses
journées, de baisser la tête en signe d' approbation
lorsqu' un perroquet d' écolier, interrogé sur lui,
le compare à don Miguel.
Voilà les réflexions qui me sont venues, au
spectacle

p109

gratis , en écrivant ces premiers mots : " la
fête du roi, c' est la fête du peuple. "

18 REVUE FANTASTIQUE

lundi, 9 mai 1831.

Je suis tout à fait de ceux qui vont au musée sans
livret. J' y entrais donc hier, jour le moins
réservé qu' il soit possible de voir ; je
commençais à devenir un des flots de cette mer
agitée qui se balance stupidement devant des toiles
plus ou moins grandes, représentant des sujets plus
ou moins à la portée des gens. Il faut avouer que,
grâce à cette absence de livret, je ne comprenais
rien les trois quarts du temps ; mais, comme c' est
un système que je me suis fait, je tenais bon.
Oui, il m' est entré dans la tête que, lorsqu' on

visite, par exemple, la vieille galerie du louvre,
on peut croiser ses bras derrière son dos. Que vous
apprendrait l' explication ?
Peut-être il est urieux pour certaines personnes

p110

de savoir que le dernier personnage de la galerie à
gauche, au grand bout de la table dans les *noces
de Cana* , est Charles-Quint ; le second,
Victoria Colonna ; le troisième, François Ier ;
desquels personnages pas un ne ressemble, bien
entendu ; peut-être il y a des gens qui lisent avec
satisfaction que M Bonnefond a retouché ici
Titien, déshonoré là le seul tableau à l' huile où
Michel-Ange ait mis la main ; ces gens-là ne s' en
seraient sans dout pas aperçus s' ils ne le
lisaient pas.

Mais, pour cette espèce de fous qui, comme moi,
ne cherchent qu' une expression, qu' une tête, qu' une
pnsée, souvent un trait de pinceau dans un
ouvrage, et restent une heure devant ce vieux
Raphaël, dont il es original de dire du mal
aujourd' hui (cela donne un air de grand connaisseur
assurément) ; pour ces gens, dis-je, qui ont la
barbarie, dans un siècle de romantisme, de traverser
la galerie de Rubens plus vite que celle des
italiens, ce n' est pas à eux que s' adressent
les batailles, les couronnements, les passages du
roi, ni les portraits de famille, hélas ! Pas plus
que les pots de fleurs.

Le nom du peintre était autrefois écrit dans la
couleur du ciel, dans l' expression des têtes ; la
signature du Vinci était un paysage bleuâtre
hérissé de pointes de rochers et perdu dans l' azur
d' un lac ; celle de Miche-Ange était la stature
des muscles robustes ; celle du Corrège, le
demi-jour fottant d' un clair obscur. Aujourd' hui
il suffit de se placer à six pieds d' une toile
pour que du milieu d' un gazon,

p111

entre les dalles d' un parquet, un nom rouge ou bleu
vous saute aux yeux.

Et donc, le nom connu, ces fous dont je parle ne
demandent pas ce que c' est que le sujet ; historique
ou nom, patriotique ou point, ils regardent et
jugent, oui, jugent, bien qu' ils ne s' y connaissent

pas.

Pénétré de cet entêtement, je frottai mes mains privées de livret ; je m'arrêtai contre une balustrade, c'était tout justement au-dessous d'un tableau citoyen. Je ne sais ce qu'il représentait de patriotique ; mais une foule considérable qui s'y était amassée semblait le dévorer des regards.

" bon, me dis-je, voilà de mon public des jours fériés ; " mais j'aperçus tout à coup, au milieu de ces nullités béantes, la tête boudeuse et indifférente d'une belle jeune paysanne à qui son oncle poussait le coude d'admiration, tandis qu'elle tournait la tête d'un autre côté.

Elle avait un bonnet de dentelles et une paire de boucles d'oreilles larges comme des pièces de six francs ; elle avait l'air bête et pensif ; des yeux qui regardaient le vide ; elle n'entendait rien et ne prenait goût à quoi que ce soit de ce que son oncle lui criait d'admirer.

" en vérité, me dis-je, je suis un sot si je n'entreprends de suivre cette fille, et de voir à quoi elle s'arrêtera. " je me figurais qu'il y avait dans tout cet être une apparence de sensibilité naïve. Je me mis sur ses talons.

L'oncle se pootait devant un grand forum tout

p112

rouge rempli de contorsions et de draperies en colère ; il ouvrit de grands yeux ; la nièce abaissa les siens d'un air distrait et regarda la boucle de son soulier. " à merveille ! " me dis-je. Contre un tableau de genre fort historique, l'oncle cloua ses lunettes ; la jeune fille se tint roide dans son corset de velours vert, et le laissa s'extasier aussi longtemps qu'il lui plut. C'est encore mieux.

De cette manière nous fîmes le tour de la salle carrée, l'oncle de se récrier toujours, la fillette de bâiller à demi ; ce qui me suggéra cette réflexion, que je perdais sans doute mon temps, que cette paysanne était absolument sotte, et que, puisque rien ne lui plaisait, je n'avais qu'à la laisser.

Je m'éloignai donc, et, ayant trouvé Henri qui traversait, je le pris sous le bras et m'élançai dans une discussion terrible, où je prétendis que tout était mauvais.

" et comment faire pour composer un bon tableau aujourd'hui ? Disais-je. Ne voyez-vous pas que ces deux admirables têtes des enfants en prison, de Delaroche, ne sont goûtées que par fort peu de

gens ? Le style sévère des draperies et la pensée terrible du sujet, si habilement effleurée, loin de plaire à la foule, la choquent, et elle aime mieux s' aller établir devant une scène d' intérieur représentant des grisettes.

" le public, mon ami (cet être de tout temps indéfinissable), est, dit-on, en Allemagne un homme d' un âge mûr, grave, silencieux, qui ne donne ses

p113

avis qu' à bon escient, et qui va même jusqu' à examiner avant de juger ; en Italie, c' est un jeune étourdi qui cause, rit, soupe et joue aux cartes, sans se soucier autrement de ce qu' on dit ou fait pendant ce temps-là. Mais en France, hélas ! C' est le plus souvent un petit homme poudré, qui s' enveloppe d' une impénétrable et pédantesque roideur.

" cependant un peintre, un poète, un fou s' échauffe un beau soir la cervelle, dieu sait avec quoi ; un mot qu' il entend dire, un souvenir qui lui revient, un songe, un dîner, un regard, que sais-je ? Un rien lui fait abandonner tout pour courir à ses pinceaux. Perdu dans un caprice favori, il s' y enfonce ; il pleure, il chante, il écrit ; autour de lui s' agitent mille fantômes qu' il s' efforce de saisir, dont il écoute les voix et dont il tâche de fixer la forme incertaine. Divine jouissance ! Il oublie. Il vit un moment hors de la vie ; ses forces s' exaltent ; jusqu' à ce que la goutte de rosée, pareille à une douce larme, distillée lentement de l' alambic, se détache et tombe enfin comme une perle.

" il a créé : une femme charmante a souri, s' il est gai, jeune et heureux ; s' il est triste, de longs voiles couvrent une tombe : la Madeleine n' est qu' un jour de mélancolie de Canova. L' oeuvre est-elle achevée, voici venir le petit homme poudré qui chausse ses lunettes ; il dépose son parapluie, il s' accoude ; juge terrible ! Un demi-souire prédit déjà l' orage, quelquefois il frappe en signe de joie ses mains l' une contre l' autre ; souvent il se contente de secouer la

p114

tête ; il approuve, il tolère ; mais malheur,

malheur à celui qui a pu l'irriter au point de faire sortir de sa poitrine un sifflement aigu, semblable au cri d'une porte mal huilée ! Il se change tout à coup en une hydre à mille chefs, en une mer qui rugit et déborde...

" et comment faire cependant ? Jamais, non, Henri, jamais il n'a produit rien de grand, l'homme qui ense, en travaillant, je ne dis pas au public, mais même à un seul de ses conseillers. Un de nos artistes me disait, l'autre jour, qu'une excellente caricature serait celle d'un pauvre artiste accroupi et suant sur sa toile, portant sa coterie sur son dos... "

j'en étais là de ma discussion, lorsque je regardai autour d moi. Quel fut mon étonnement ! à deux ou trois pas de moi, j'aperçus la tête de ma belle paysanne. Ses grands yeux noirs étaient fixés sur une toile un peu élevée ; une expression de sensibilité profonde et un léger sourire sur sa bouche me persuadèrent que je ne m'étais pas trompé sur son compte.

Mais quel tableau regardait-ell ? Qui avait pu la fixer ? Je fis quelques pas, et je vis clairement que c'était l'inondation de Schnetz. *Quelle satisfaction j'en ressentis ! " ainsi, me dis-je, voilà une pauvre fille qui peut-être voit pour la première fois ce qu'on appelle une exposition, ce qu'on pourrait appeler un pilori. Que lui ont fait tous ces tableaux historiques, toutes ces scènes affectées comme les mélodrames de*

p115

Kotzebue, toutes ces grandes fadaises théâtrales au milieu desquelles on est toujours tenté de chercher le trou du souffleur ? Il est clair que cette fille ne s'y connaît pas ; et la voilà arrêtée devant un chef-d'oeuvre (car je suis obligé d'avouer que c'est là mon opinion). Que regarde-t-elle ici ? C'est une paysanne à jambes nues, belle comme la chasseresse, passant le fossé son panier sur la tête, son enfant à la main ; et cet enfant aux jambes rougies par le froid de l'eau, aux genoux engorgés, aux cheveux épais, comm il se retourne fièrement en regardant son père ! Son père lui montre le chemin, il le suit, certain que son père ne saurait se tromper, et que là où son père lui dit : " marche, " il ne peut y avoir de précipice. Et cette vieille mère ! N'est-ce pas une créature vivante transportée sur la toile ? Comme' enfant, elle s'abandonne aussi à la garde de Dieu et du père de famille ; ainsi, à l'heure du danger,

*se ressemblent toujours l' enfance et la vieillesse ;
que disais-je donc, que disions-nous tous, nous,
artistes insensés, qui osons prétendre qu' on ne
nous comprend pas ? N' est-ce pas nous qui sortons
de la route ? Et nous nous étonnons qu' on ne nous
suive point ? Schnetz a-t-il le sentiment de son
génie ? Je ne le connais point. Mais il est clair
qu' il travaille naïvement ; sous le soleil ardent de
l' Italie, il a puisé des rayons vivifiants qui snt
restés dans son coeur. Ces rayons sont purs, sont
vrais, et ce qui vient de l' âme y va, soyez-en
certain.*

*C' est là tout le secret des artistes ; travaillez
donc,*

p116

*creusez-vous la tête, plongez votre âme dans un
marais de systèmes, desséchez vos idées d' enfance,
vos fraîches idées pleines de simplicité ; dites-vous
tous les matins et tous les soirs que vous êtes un
homme de génie ; aites-vous de votre amour-propre
une coquille de limaçon où vous puissiez vous
enfermer ; raillez et exaltez, disputez et
intriguez ; tout tombera un beau matin devant le
faible, l' ignorant regard d' une jeune fille.*

19 REVUE FANTASTIQUE

Lundi 16 mai 1831.

*Il y avait la semaine passée, au palais-royal, du
côté de la rue vivienne, une affiche imprimée ainsi
conçue :*

*" il a été perdu dimanche dernier, aux champs-élysées,
une jeune et jolie femme ; on ne peut la désigner
autrement. La personne qui la réclame a des choses
très importantes à lui dire, et la prie, si elle
vient à lire cette ffiche, d' aller à l' une des
représentations d' Antony . "*

p117

*" voilà une entreprise bien extravagante, dt
quelqu' un, de donner rendez-vous au moyen d' une
affiche !*

*-mais, dis-je, si l' on ne savait pas l' adresse ?
-eh ! Interrompit une femme, c' est une belle
créature qui se trouve perdue dans une foule des*

champs-élysées, un jour de saint-Philippe. Elle vaut assurément la peine qu' on la ramène, moyennant récompense honnête.

-eh bien, repris-je, peu-être y vois-je trop loin, et ceci, à tout prendre, n' estil qu' une paisanterie de carrefour ; mais je me figure que ces premières lignes qui scandalisent ont, pour celui qui les a dictées et pour celle qui en est l' objet, un sens particulier, caché. Un mot, un seul mot de cette fine langue française, posé sur l' enclume, se tord de tant de façons ! L' esprit en a tant vivifiés que la lettre avait laissés pour morts !

-c' est du romanesque, dit un homme qui portait de la flanelle au mois de mai.

-oui, pensai-j en fronçant le sourcil et en tournant le dos, c' est en effet du romanesque ; c' est en effet passé de mode ; c' est inconvenant, c' est adacieux, c' est absurde ; mais avouez que cela pourrait être à la rigueur singulièrement passionné.

-quant à moi, chevrotait un petit homme à carrure rebondie, sorti tout frais des provençaux , et joyeusement électrisé par le souvenir de quelques bouteilles vides qu' il venait d' y laisser, j' offre de faire un pari. (tout en parlant, il s' éloignait et

p118

reprenait sa route, s' appuyant sur le bras de son ami ; j' étais curieux d' entendre sa gageure.) c' est, dit-il, que, si la femme en question vient à connaître cette affiche et à apprendre le lieu du rendez-vous qui lui est donné, ce sera son mari qui le lui aura dit ; et j' offre, répéta-t-il en riant plus fort, de gagner cinquante louis. "

je me dis en moi-même que je ne les tiendrais pas.

" oui, continua le petit homme, ce sera quelque bourgeois plein de vertu, quelque garde national plein de ferveur. Il aura par hasard dirigé ses lunettes sur le pilier porteur de l' affiche bizarre, et en rentrant le soir chez lui (sa femme sera à jouer au quinze avec Mme la lieutenant-colonelle et sa voisine). Parbleu !

Dira-t-il, en se jetant dans la bergère d' un air malin, j' ai vu ce soir une plaisante affiche ! ...

" et la pauvre femme, pâle comme Sophie entendant le récit du malheur arrivé à Tom Jones, sentira ses membres couverts d' une sueur froide et son coeur battre, ses mains se roidir ! .. -prenez garde ! Dit la voisine, vous avez laissé tomber le valet de carreau.

" comme il faut revenir aux choses sérieuses, la

*partie se continue, et les vieilles, armées de
besicles, ne cessent de frapper la table verte
avec les os pointus de leurs doigts. Ma la jeune
femme ne compte plus les cartes qui sont passées ;
elle attaque ans une couleur où l' on coupe. -ce
n' est pas vraiment*

p119

*tolérable, chère petite, vous jouez ce soir en
dépît de la raison.
" et peut-être tout un roman, toute une passion
terrible vient de se réveiller dans son coeur et
de le remuer jusqu' au fond...
" mais, le lendemain matin, d' un air distrait,
révant pour la journée : -c' est bien ennuyeux, le
quinze...
" -oui, dit l' époux ; si nous allions au spectacle ?
" -mais... où ? ... dit la dame ; à Antony ?
" -bah ! Dit l' époux, c' est du romantique ; allons
aux variétés.
" -qu' est-ce que cela fait ? Dit la femme ; nous
verrons Mme Dorval : on dit qu' elle est superbe. "
telles étaient les conjectures du petit homme, qui
bâtissait un chapitre tout entier. Mais moi :
" extravagant ! Me disais-je ; mal choisi ! Pourquoi
une affiche ? Mauvais ton ! Ne saurait-il, au lieu
de tout ce scandale, gagner honorablement une
servante ? Est-il donc vrai, est-il donc réellement
possible qu' en 1831, froide année inondée de pluie,
où il n' éclot que des oeufs industriels, ou des
parodies verbeuses et des spéculations sèches, un
homme (un fou, sans doute, un malheureux écolier
qui n' aura jamais vu le grand monde) ait pu
concevoir, exécuter une idée romanesque ! ô ciel !
Quel oubli total et effrayant des convenances !
" oui, peut-être, il y a trente, quarante ans,
l' amour fut romanesque ; c' était le temps où
certaine demoiselle, qui est aujourd' hui une fort
restectable
respectable*

p120

*mère de famille, disait, en voyant que Paris était
barricadé et les portes fermées, je ne sais quel
jour de terreur : ah ! Mon dieu ! Comment fera-t-on
donc les enlèvements ? C' était le temps où
Malvina faisait couler des larmes et répandait*

*l'insomnie dans les pensionnats ; c' était lorsque
 la princesse W suivait l' armée française et son
 royal amant ; lorsque nous avions l' Europe pour
 patrie, et qu' il y avait un commissair de police
 à Rome, comme aujourd' hui M Cadet-Gassicourt
 est maire d' Alger ; lorsque les français, en
 bivac sur outes les terres du continent avaient
 cessé d' être françai. Nos tantes l' ont vu.
 " mais nous ! Nous, grand dieu ! Revêtus d' une
 hypocrisie bien fourrée, comme d' une saine douillette
 cuirassée de pointes inabordables, le mariage de
 convenance, semblable à un tartufe de moeurs, s' est
 établi parmi nous ; il vit chez nous comme l' hôte
 d' Orgon. Le pauvre homme ! Comme il couvre ce
 sein que' on ne saurait voir !
 " si je voulais personnifier dans une statue
 allégorique le siècle de Louis Xv, si décrié pour
 sa morale, je jetterais une belle femme, décolletée
 outre mesure, sur un sofa de mauvais goût ; sa
 robe laisserait apercevoir la finesse de son bas de
 soie ; fardée, mouchetée, plâtrée, elle aurait
 l' air impudent, immoral, mais franc, -franc et
 généreux. (voyez ce qu' en dit Jean-Jacques, ou,
 qui pis est, Saint-Preux.
 " n' est-ce rien que la franchise ? Même la franchise
 du vice ? Si elle donne l' exemple du mal, du*

p121

*moins en peut-elle aussi donner le dégoût. L' homme
 romanesque, qui enlève la feme de son ami, dans
 une nuit d' été, perd sa famille, tue son repos,
 flétrit le nom de ses enfants ; mais que fait
 celui qui, respectant les convenance, après
 quelques assiduités gazées, une déclaration
 modérée et discrète, des mesures certaines et
 ennemies du scandale, corrompt à voix basse la
 jeune fille qui lui donne la main pour danser, et
 déshonore avecgoût, sur la pointe du pied ?
 " l' homme romanesque se casse une jambe en montant
 à son échelle ; il a surtout la fatale habitude
 d' écrire, et le suisse a laisé tomber une lttre
 dans la cour ; la femme de chambre l' a ramassée,
 l' oublie et la laisse ouverte dans la chambre de
 sa maîtresse où la trouve le mari. L' homme de bon
 ton serait désolé si le talon de sa botte venait à
 tourner, et il écrit peu ou point ; il n' a oublié
 chez le suisse que deux ou trois pièces d' or, que
 la femme de chambre n' a pas trouvées, car le suisse
 n' a eu garde de les perdre
 " mais, dieu merci ! Il n' y aplus aujourd' hui ni
 échlle, ni enlèvement, ni scandale ; on a trouvé à*

*l' amour romanesque, comme à la petite vérole, une
vaccine qui en préserve, sans l' inoculer ; et
j' aime à croire que l' affiche du palais-royal était
une bonne, très bonne plaisanterie. "*

20 REVUE FANTASTIQUE

p122

lundi 23 mai 1831.

*des maux que causent les révolutions dans toutes
les classes de la société, tel était le titre
d' un ouvrage déjà commencé par un pauvre petit
commençant de mes amis, qui se trouve ruiné par les
événements du juillet. " eh ! Mon cher, lui disais-je
hier au soir en arrivant de Pithiviers, pour faire
un pareil livre il vous faudra dix ans de travail ;
le public ne lit plus les in-quarto, et les
ouvrages in-octavorestent dans la poussière des
magasins, si les volumes passent le nombre de deux ;
d' ailleurs, mon cher, votre libraire vous payera en
billets ; la révolution l' a frappé, dira-t-il, comme
les autres, et ses effets iront chez l' huissier, le
seul être qui s' engraisse des plaies de la société,
comme le corbeau des corps d' un champ de bataille. "*
ce dernier argument découragea complètement le
malheureux auteur. Il posa sa plume, ferma son
canif à coulisse, et me demanda d' un air piteux ce
qu' il pouvait faire pour gagner sa vie. " s' il ne me
faut toucher, ajouta-t-il, ni à la politique, ni
à la

p123

littérature, ni au commerce, s' il ne me faut pas
louer une boutique, de peur de ne pouvoir en payer le
second terme, il ne me reste qu' à peindre des
paravents ou à dessiner des festons pour les
marchandes de modes. -faites plutôt cela, lui
dis-je, que de vous embarrasser d' entreprises
nouvelles. Vivez au jour le jour, sans souci. Vous
êtes garçon ; un homme ne meurt jamais de faim ;
j' ai donné cet hiver à un honnête mendiant une
pièce de quarante sous avec laquelle il a vécu
dix-sept jours. -hélas ! Mon cher ouvrage
répéta plusieurs fois l' auteur, en jetant un coup
d' oeil paternel sur ses paperasses. -écoutez,

mon ami, après le plaisir de voir son oeuvre imprimée, il n'est rien de plus doux, dit-on, pour un auteur, que d'en faire la lecture. Eh bien ! J'aurai la patience de vous écouter : lisez-moi quelques passages de votre effrayant manuscrit, et contez-moi ce que vous aviez encore le projet d'y ajouter. " le pauvre auteur me regarda avec attendrissement, il rapprocha sa chaise de la mienne, et, après avoir posé son doigt sur la manche, il me parla ainsi :
" dans mon ouvrage, je commençais par démontrer la sottise des homes, qui, depuis tris mille ans (et peut-être bien plus), ont toujours été gouvernés, et qui cependant n'ont pas encore pu trouver un mode de gouvernement qui les contente. Ils ont commencé par choisir entre eux un homme et lui donner tout pouvoir, même sur leur propre vie ; ensuite ils ont voulu être onduits par plusieurs hommes. Ils se sont aussi lassés d'obéir aux caprices

p124

de plusieurs, et ont formé des institutions ; après des essais de toute espèce, ils ont renversé le trône et ont mis à sa place la pierre de la constitution, puis ils ont demandé à grands cris un homme. Enfin il y a, dit-on, trois mille ans que cette comédie se joue. Ce qu'il y a de cruel ou de risible, c'est que jamais un de ces tours de roue ne peut s'effectuer sans que la terre s'engraisse de sang et de larmes. Après ces considérations générales, j'en venais aux effets de la révolution sur ces trois classes principales de la société dans la capitale, la noblesse, la finance et la petite bourgeoisie.

" chez la noblesse, les fêtes et la dépense ont cessé tout à coup. La marquise qui donnait des bals ne fait plus danser, parce que son fils n'est plus capitaine de la garde royale, et que son mari, qui a perdu pour soixante mille francs de sinécures, ne possède plus que cinquante mille livres de rente.

" le banquier cache son or ; il ne prête plus, même avec usure ; il compte avec désappointement ses écus qui végètent sans intérêts dans sa caisse. Il est désœuvré ; il se promène, engraisse et soupire douloureusement ; sa face blêmie par l'air du cabinet reprend quelque apparence de vie ; ses cheveux ne tombent plus ; il accoste ses amis et passe volontiers, en leur parlant, une minute qui valait de l'or avant la révolution ; il perd son

temps et ennuie son monde.
" le petit marchand était jadis le plus heureux
homme de la terre ; il allait dîner tous les
dimanches

p125

à Romainville, tenant d' un bras sa femme et de
l' autre un pâté de Lesage ; il avait un débit
assuré de gants, de pommade et d' eau de Cologne ;
son banquier lui escomptait ses billets ; mais,
hélas ! Depuis la révolution, personne ne veut plus
de son papier. Le banquier qui l' écorchait autrefois
ne voudrait plus prendre la chair de sa chair.
" et pourtant il n' y a pas un seul de ces maux
qui ne pût être évité, si les hommes voulaient se
donner la main. La marquise, qui possède cinquante
mille livres de rente, ne pourrait-elle faire
danser comme autrefois ? Le banquier ne ferait-il
pas mieux de prendre les billets du pauvre marchand
que de bâiller sur le boulevard ? Quant au petit
bourgeois, Dieu est témoin qu' il ne demanderait
pas mieux que de continuer à payer son loyer, qu' il
aurait fait volontiers crédit au commis qui venait
souvent à quatre heures acheter de gants pour
causer avec la petite fille du comptoir. Ce n' est
pas par sa faute que les scellés ont été mis sur
sa boutique. La marquise crie à tue-tête qu' elle
est ruinée, le banquier vocifère comme si sa caisse
était vide, et le petit marchand n' a réellement plus
un sou. Tout ce monde-là dit : " c' est la révolution. "
et qu' est-ce donc que la révolution ? Où est-elle ?
Redemandons-lui votre argent. La révolution, est-ce
une espèce de Briarée qui parcourt toutes les rues
de Paris, en retournant de ses cent bras toutes les
oches ? Ce qu' ils appellent la révolution,
n' est-ce pas plutôt la peur ? Et le croquemitaine
qui les épouvante, n' est-ce

p126

pas ce bon peuple que jadis les insolents seigneurs
avaient baptisé *Jacques Bonhomme* ? Ils
craignent que l' instrument des fureurs populaires
ne vienne encore à jouer de ses terribles mâchoires
sur la place de grève : ils ne songent pas que
jamais les choses n' arrivent deux fois de la même
manière, que cet être taciturne qui nous regarde
du haut des nuages, et qui compose lui-même son

spectacle, ne se fait jamais jouer deux fois la même pièce.

" des trois classes dont j' ai prlé quelle est la plus malheureuse et la plus louable ? Ce n' est pas la noblesse, qui s' expatrie, qui emporte son bien pour aller conspirer sur une terre étrangère ; ce n' est pas le banquier, qui n' est plus qu' un puits où sont enfouis les écus, et d' où il ne sort que de fades paroles ; c' est encore le petit marchand : il donne à ses créanciers son dernier sou ; il se soumet à toutes les corvées de la garde nationale. Sa femme lui fait es guêtres blanches pour la revue, la veille du jour où sa boutique sera fermée. "

ici, j' interrompis l' auteur. " mon ami, lui dis-je, ce matin je passais avec notre ami Charlet dans la rue de Sèvres. Voulez-vous voir, me dit-il, par qui le faubourg saint-Germain est mis en fuite ? Regardez. "

il me montra deux polissons de dix ou douze ans qui marchaient devant nous. Le plus jeune disait à l' autre : " je te parie quatre sous tout de suite que c' est moi q' a le premier proclamé la république et demandé la tête des tyrans !

p127

-c' est pas vrai, répondit le plus grand, c' est pas toi, c' est le petit Panotet. "

21 REVUE FANTASTIQUE

lundi 30 mai 1831.

Hier, à sept heures et demie, j' eus une funeste pensée.

Une pensée de mort, une lugubre, une apocalyptique pensée ; je ne sais ce qui put me l' inspirer à dîner. Le matin, j' étais allé à la morgue ; un affreux pressentiment me donna le frisson au rôti ; mais j' ignore par quelle fatalité je prononçai, en montant en voiture, un soupir faiblement articulé, d' après lequel le cocher, plein d' un affreux empressement, me mena à la porte de certain théâtre.

Je descendis, et mon aveuglement fut tel que j' allai sans hésiter au bureau, où la main ossue d' un contrôleur affamé me tendit un billet. J' entrai ; je me souviens qu' en ce moment je m' retournai, et aperçus la colonnade d' un temple dédié au dieu des

voleurs ; c' est tout ce qui précéda dans mon esprit troublé le plus noir cauchemar.

Sur le velours usé d' une avant-scène malsaine, où les exhalations fétides de la rampe se traînaient en serpentant et en se hissant bizarrement, je m' appuyai triste et gonflé. Des acteurs qui m' étaient inconnus, et dont le visage n' exprimait aucune espèce de sentiment, prononçaient des paroles dont le sens, pareil au chant des oiseaux qui se raillent d' Anselmus, irritait et raillait mon intelligence. était-ce le premier acte de la seconde pièce ? Le second de la première ? 2 tait-ce un morne intermède, une fantasmagorie ? Je ne sais ; le tuteur de la jeune femme s' agitait ; son amant passait des transports du bonheur à la contenance la plus glaciale, et sortait alternativement ou rentrait à sa guise dans les coulisses, comme dans un proverbe improvisé. Plusieurs se trompaient, et le souffleur riait malicieusement, je crois, au lieu de venir à leur secours et de les tirer du désespoir.

Je persistai cependant, et, ayant payé, voulus comprendre ; les artères de mes tempes commencèrent à être semblables aux conduits enflammés qui amènent la fonte dans le moule enfoui sous la terre ; elles battaient en grondant et ruisselant ; je devins bleu ; le souvenir de tout ce que je venais de manger me saisit avec une force qu' une frémir de terreur. En cet instant, une jeune actrice qui parlait et marchait avec peine s' avança vers les quinquets de la rampe, et, posant son pied par mégarde sur la main du souffleur,

chanta très longtemps ; je résolus d' entendre les paroles de l' air, et, me crispant dans un accès de fureur, j' avançai le cou ; alors seulement je distinguai clairement une chose à laquelle je n' avais fait aucune attention, c' est que la salle était complètement déserte.

Que dis-je ? Il y avait dans le coin de la galerie froide et retentissante une unique vieille, glacée et racornie sous un shall délabré.

Elle aussi fixait des yeux hagards sur les acteurs en branlant le chef ; les muscles de son cou se tendaient aussi ; mais la vieille crisper me parut moins malheureuse que moi. Ah ! Infernale sorcière, mrmurai-je, tu comprends, je le vois, tu es

d' intelligence avec ces comédiens diaboliques ; ce
qu' ils disent pénètre dans ta cervelle, et tu as la
clef de tout ceci
madame, lui dis-je, surmontant mon horreur, ceci
est-il le premier acte ?
-il n' y en a qu' un, me dit-elle poliment.
-est-ce donc la pièce nouvelle ?
-il y en a trois, répliqua-t-elle.
-vieille, m' écriai-je, ne pense pas ici te jouer
misérablement de ma patience ; qui s-tu ?
-monsieur, dit-elle, je suis l' ouvreuse de la
galerie, hélas ! (en jetant un regard qui voulait
dire : de la déserte et désolée galerie).
-alors, lui dis-je, soulève tes membres assoupis,
et, de quelque manière que ce soit, arme-toi d' un
programme.

p130

Elle m' obéit et me présenta bientôt un vieux
lambeau qui avait été programme un beau soir
d' hiver où il y avait eu plusieurs places de
prises au bureau. Comme ce soir-là on jouait
heureusement le même spectacle, et les trois mêmes
pièces, je pourrais, disait-elle, m' y reconnaître
(en appuyant son ongle sur l' endroit qu' il fallait).
Je lus letitre de la pièce, les noms de acteurs ;
je respirai plus librement ; je m' accoudai, et
m' apprêtai à écouter derechef ; la toile venait
de tomber.
La vieille avait disparu, les musiciens s' en
allaient deux à deux ; je demeurai seul sous la
voûte silencieuse où pendait la lampe funéraire.
Les funestes rêves qui tournoyaient autour de moi,
et battaient les artères de mes tempes comme de
lugubres ailes, prirent le dessus.
Je vis un vaste cimetière où d' immenses fosses
étaient recouvertes de petites tombes abandonnées.
Chacune de ces tombes portait un de ces noms que
je me souvenais d' avoir vus sur des affiches de
diverses couleurs, ou dans les journaux de
spectacles. Sur un obélisque, incliné comme la
tour de Pise, étaient écrits les noms révéérés des
anciens maîtres ; et les vents affreux du nord
froissaient sur le piédestal de longues herbes
desséchées. Un hideux gardien, avec une écharpe
noire, comme le commissaire des fêtes désolées
du lieu, portait écrit sur le front : *liberté*
des théâtres ; et de loin il regardait en
souriant d' interminables convois de morts qui
entraient lentement par la grille du cimetière.
Des crétins

difformes, pliant leurs jambes cagneuses, venaient jeter dans la commune fosse du pauvre des enfants morts-nés, ou des monstres qu' ils arrosaient de larmes. Mais le spectacle le plus horrible fut celui de certaines gens qui, pareils aux *carabins* d' Oxford, entraient furtivement, et, munis de pioches, soulevaient les pierres calcinées des tombes anciennes ; ils en reiraient un membre à demi rongé et apaisaient leur faim. D' autres visitaient les cercueils armoriés, et se contentaient d' arracher les bagues et les colliers avec lesquels les illustres orts avaient été ensevelis. Les vers rongeaient avec avidité, et du sein fétide de la terre sortaient mille animaux immondes, mille pantes fades et hideuses qui se traînaient, languissaient et mouraient. En un clin d' oeil, une végétation affreuse, semblable à une mer de moissons, couvrit les collines et les montagnes ; les laboureurs, pleins de joie, montraient leurs instrumets, et essuyaient avec orueil la sueur de leur front. Mais la tige des blés était pourrie, et dans chaque épi vivait un insecte vénéneux. Stérile fécondité ! M' écriai-je ; laboureurs insensés qui ensemencez avec des cadavres un sol couvert d' une végétation dangereuse ! Ceux-là, pareils à de faux onnayers, s' efforcent d' imiter la signature du maître de la banque, et d' écrire correctement : *le contrefacteur est puni de mort* ; ceux-ci se contentent de mêler à l' or pur un vil alliage et de glisser dans la main de l' acheteur, au moyen d' un rayon

de soleil, une pièce brillante d' un faux éclat. Vous fouillez, comme le chien du Bengale, la terre du cimetière ; vous arrachez les fleurs des tombes pour en faire des bouquets à vos muses, et vous leur ordonnez d' aller courir, ainsi parées, comme des prostituées sur les places publiques. La sainte poésie est entre vos mains, au milieu de vous, semblable à un guerrier frappé de mort ; ces paroles de Mullner sont écrites sur sa tombe : " ici repose le chef illustre qui a inspiré des actions illustres ; son coeur est ouvert par une

profonde blessure ; sa poitrine est nue, son manteau ducal couvre le reste de son corps ; et sur son sein repose l'ordre de clatrava. "

je crois que la fièvre me prenait ; la sonntte du régisseur m'annonça que la toile allait de nouveau se lever, et qu'il était temps de sortir.

Imité de l' allemand, me dis-je (étant revenu au grand air), imité ! Mais bienheureux celui qui connaît l' original ! Autrement, s' il n' a pas le fil de Thésée pour se guider au sein du labyrinthe, si un mot traduit, une ressemblance de scène, un costume ne viennent pas lui rappeler de quart d' heure en quart d' heure où l' origina en serait, à quel affreux cauchemar il est livré !

L' idée de *Blaise et Babet* me vint ; oui, au milieu de ce vague étourdissement, de ce vertige de galimatias qui m' étouffait, cette idée de *Blaise et Babet* se présenta à moi vêtue de rose et douce comme le chant du rossignol au milieu d' un bois affreux.

p133

Robe d' innocence, m' écriai-je, robe des chastes muses ! Bon et honnête pastoral, vous êtes perdus à jamais.

En c moment, je heurtai quelqu' un :

-eh bien ! Henri, d' où venez-vous si triste et si pensif ? -hélas ! Me dit-il, je sors d' une tragédie classique, et je rêvais aux horreurs de Frankenstein et aux massacres de la famille Borotin. Oui, s' écria-t-il les bras au ciel, plutôt l' océan des damnés dont parle Mathurin, que la plaine nue et stérile où je viens' être traîné sur des épis nouvellement fauchés !

-ô mon ami ! Lui dis-je, ouvrant les yeux à ces paroles, jurons de ne plus aller au théâtre de longtemps ; attendons qu' il arrive à quelqu' un des auteurs du jour ce qui arriva à un jeune peintre que j' ai connu.

Cet artiste fit un voyage d' Italie ; il n' y remarqua que l' couleur des tuiles et la raideur des lignes ; les marais et les villes pittoresques furent par lui visités en véritable idiot, son coeur froid et méthodique était sept fois entoué et cuirassé d' érudition ; les principes de son école, semblables à un lierre desséchant, l' avaient enveloppé. Il n' avait d' autres idées, en voyant les plus beaux spectacles, que déplaire à ses amis ; et, face à face avec la nature, il semblait que son maître fût derrière lui pour critiquer chaque trait sur sa toile. Enfin, un jour, il

tomba entre les mains de certains brigands qui l'emmenèrent et le gardèrent avec eux, dans l'espoir d'une rançon.

p134

Comme il était fort poltron, tout son être se trouva ébranlé, et ses entrailles s'émurent. Au bout de quelque temps, familiarisé avec les figures sauvages de ses hôtes, il voulut les reproduire sur la toile, mais il n'y put parvenir. La tête d'une fille de bandit lui coûta inutilement huit jours d'étude, après lesquels on lui rendit la liberté. Mais de ce jour il devint un grand peintre ; une voie nouvelle s'ouvrit pour lui ; la vie pittoresque et agitée qu'il avait menée, les émotions qu'il avait ressenties, les expressions terribles qu'il avait essayé de reproduire, tout cela avait allumé dans ses veines cette fièvre qui ne s'éteint plus. Il abandonna tout système, et travailla assidument d'après les conseils de son cœur, la fille du bandit n'en sortit jamais.

22 LITTERATURE

Pensées de Jean-Paul.

(Paris, Firmin Didot.)

1

mardi 17 mai 1831.

Frédéric Richter, dont la *revue de Paris* nous a fait lire quelques traductions élégantes et fidèles, est

p135

peut-être de tous les écrivains allemands celui que les français aimeront le plus en sa qualité d'allemand, et qu'ils détesteraient avec le plus d'acharnement s'il avait le malheur d'être né en France. Il n'y a pas une de ses pensées qui, lue dans le cabinet, ne plaise et n'enchanter par un certain côté ; il n'y en a pas une qui, mise dans la bouche d'un comédien, ne fût bafouée par le parterre. C'est un singulier pays que le nôtre. En compagnie, nous avons toujours envie de rire. Si vous marchez entre deux pavés, devant trois personnes, vous serez moqué pour une entorse ; mais, si le pied vous tourne, lorsque vous donnez le

bras à votre ami dans la campagne, il se précipitera de bon coeur pour vous secourir. Il est clair même que parler sentiment à une française dans un cercle nombreux, c'est vouloir exposer à quelque raillerie, et jouer le rôle du paratonnerre, qui attire, parce qu'il ne craint pas de recevoir ; tandis qu'il arrive quelquefois que la même thèse, soutenue dans le tête-à-tête, est en chance de réussir. Les français, je crois, sont impitoyables en masse et au grand jour ; mais prenez-les à part, raisonnez, parlez sérieusement et franchement, prouvez-leur qu'ils doivent trouver que vous avez raison, et ils finissent par le croire et se montrer débonnaires.

C'est ainsi que Frédérick Richter, dans ses ouvrages bizarres et inimitables, ne s'est jamais adressé (même en Allemagne) à la foule, ce juge gossier et vil. Il parle à la méditation, au silence

p136

des nuits, à l'amant, au philosophe, à l'artiste ; il parle à tous ceux qui ont une âme et qui s'en servent pour juger, plutôt que de leur esprit ; il s'adresse à ces auteurs infortunés qui ont la mauvaise manie de laisser saigner leur coeur sur le papier ; lui-même il leur ouvre le sien ; il est plein de franchise, de bonté, de candeur. On voit s'il mérite le nom d'original.

Mais comment être original en France ? Cela est rendu impossible par cette perpétuelle habitude qu'ont les parisiens de marcher le visage au vent, et dans l'observation continue du voisin. Voir et être vu, tels sont les deux mots qui ont tué l'originalité et l'ont torturée sur l'enclume de la convenance ; car le mot que tous les sots ont à la bouche est : " qu'il faut faire comme tout le monde ; " mais ceci n'existe pas dans un pays de bourrus, où chacun, armé de sa pique ou gonflé de sa choucroute, s'en va tête baissée.

La belle nation où l'on se coudoie ! Où l'on se grise, sans être suivi des polissons ! Où l'on chante dans les rues ! Affublez-vous d'une épée, d'une perruque, on ne vous dira rien. C'est dans cette foule préoccupée qu'Hoffmann enluminé de punch et se culottes barbouillées d'encre comme celles de Napoléon, rencontrait trois de ses amis et tenait une conversation d'une heure à chacun d'eux, sans que pas un s'aperçût qu'il avait oublié son chapeau au cabaret.

Jean-Paul ne fut guère plus riche que Le

Corrège,

p137

et ne s'en soucia guère davantage. Il est évident qu'il vécut dans le monde des fous, qui est celui des heureux mais il puisa dans la médiocrité la fable délicieuse de *Lenette*, dont les larmes sentimentales, arrachées par la lecture d'un roman, allaient tomber dans le pot-au-feu. Ce dont Jean-Paul se plaint le plus volontiers, c'est la bêtise des femmes quand elles sont bonnes, ou leur méchant cœur lorsqu'elles ont de l'esprit. L'*hespérus* est le roman chéri d'Hoffmann ; *titan*, *la loge invisible*, *quintus fixlein*, *le ministre pendant le jubilé*, *la vie de fibel*, *les procès au Groenland*, *récréations biographiques sous le crâne d'une géante*, *choix de papiers du diable*, etc., tels sont les titres des ouvrages de Jean-Paul, titres qui seuls doivent empêcher les trois quarts du temps un homme qui se respecte d'ouvrir le livre. Le traducteur des pensées dont nous avons à parler ici a suivi une idée qui a été généralement adoptée en Allemagne. Toutes les œuvres de Frédéric Richter embrassent un cercle de quarante-trois ans, et forment à peu près soixante volumes ; on les a réduits à six, sous le titre de *chrestomathie de Jean-Paul*. C'est là que sont rassemblés les traits les plus saillants de cet esprit, et qu'en la considération des paresseux, le compilateur assidu a pris, comme Lenette, la cuiller à pot. Un petit volume in-18 compose seul aujourd'hui

p138

cette réunion ; quel dommage qu'en passant par l'alambic la pensée humaine prenne le chemin contraire à celui de l'eau de roses, et qu'à la troisième ou quatrième épuration elle se dessèche, au lieu de s'exprimer en quintessence ! " messieurs les classiques, dit le traducteur, ne manqueraient pas d'accueillir ce petit ouvrage, si je pouvais faire éprouver à quelques-uns de mes lecteurs une partie du plaisir que j'ai trouvé dans les productions de Jean-Paul. " hélas ! J'ai bien peur, pour ma part, que messieurs les classiques ne soient point ici de l'avis de monsieur le

traducteur, quand il n' y aurait pour cela d' autre raison que sa traduction st faite en conscience. Quel sujet important il y aurait à traiter ici ! Il est probable que Jean-Paul, quand il écrivait et qu' il avait quelque chose en tête, ne faisait pas attention au moyen qu' il employait pour se faire comprendre, et qu' il s' inquiétait uniquement d' être compris. L' affectation, cette chenille qui dévore les germes et les boutons les plus verts, n' a jamais attaché sa rouille sur lui. Il écrivait comme il sentait, et l' on pouvait en dire ce qu' on a écrit de Shakespeare : sa plume et son coeur allaient ensemble. E là qu' arrive-t-il ? Que, là où sa pensée est noble, le mot est noble ; là où elle est simple, le mot est simple ; là trivial, là sublime, là ampoulé. Ampoulé et trivial sont deux mots qui remplissent merveilleusement et arrondissent avec aisance l bouche d' un sot. Ce sont deux expressions poudrées

p139

comme les gâteaux qu' on vend en plein air ; c' est dans le siècle du grand roi (qui fut le grand siècle) qu' on imagina le trivial et l' ampoulé. Voici comment : quelqu' un qui n' avait pas d' idées à lu prit toutes celles des autres, ramassa tout ce qui avait été dit, pensé, écrit ; il compila, replâtra, pétrit tout ce qui avait été pleuré, ri, crié et chanté ; il fit du tout un modèle en cire, et l' arrondit convenablement. Il eut soin de donner à sa statue une physionomie bien connue de tout le monde, afin de ne choquer personne. Boileau y passa son cylindre, chapelain son marteau, et les limeurs leur lime ; on fit un saint de l' idole ; on le plaça dans une niche, sur un autel, et l' académie écrivit au bas : " quiconque fera quelque chose où rien ne ressemblera à ceci, sera trivial ou ampoulé. " c' est-à-dire qu' un amant qui perd la raison, un joueur qui se ruine et saisit un pistolet pour finir sa peine ; c' est-à-dire qu' une mère qui défend sa fille, comme dans certain chapitre déchirant de la *notre-dame* ; c' est-à-dire qu' une verte gaieté, puisée dans l' oubli de toutes choses ; que toutes les passions, que toutes les folies, tout cela est ampoulé ou triial ; c' est-à-dire que Napoléon montrant les pyramides est ampoulé ; que les baïonnettes de Mirabeau seraient triviales dans une tragédie ; que Régnier est trivial, Corneille ampoulé. Racine faillit l' être,

lorsqu' il ouvrit les bras de Phdre au froid
Hippolyte, mais il se couvrit du manteau de son
maître.

p140

Dans les trois premières lignes de son monoloue,
Faust dit qu' il mène ses écoliers par le bout du
nez ; cependant dix lignes plus bas il s' élève
au-dssus du langage et de la démence des hommes.
Pauvre Goethe ! Comme te voilà, dans l' espace
d' une demi-page, trivial et ampoulé ! Et les
marmots du bon Werther, et sa gamell, et ses
petits pois qu' il fait cuire lui-même ! Comme
tout cela soulève un coeur profondément sensible
aux violations des convenances et aux fautes de
grammaire !

Mais ce qu' il y a de plus curieux, c' est que ceux
qui osent soutenir de pareilles niaiseres
s' imaginent se donner raison en s' emplissant la
ne faut pas sortir d' un certain cercle ; que
l' art doit embellir la nature . Cela est bon
pour les écoliers, ou pour les directeurs de
théâtre qui cherchent de quoi éconduire un auteur
importum.

Qui est plus grotesque, trivial, cynique,
qu' Hoffman et Jean-Paul ? Mais qui porte plus
qu' eux dans le fond de leur âme l' exquis sentiment
du beau, du noble, de l' idéal ? Cependant ils
n' hésitent pas à appeler un chat un chat, et ne
croient pas pour cela déroger.

Irait-on dire à un musicien : " il y a dans la
gamme des notes ignobles, et dont vous ne sauriez
vous servir, s' il vous plaît ? " à un peintre :
" telles de vos couleurs sont ampoulées, vous les
laisserez de côté ? " non ; toutes les notes, toutes
les couleurs peuvent servir ; pourquoi, et de
quel droit dire à un

p141

écrivain : " tarte à la crème ne peut aller ici ? "
savez-vous ce qui est triial, hommes difficiles,
gens de goût ? C' est de ramasser dans les égouts des
répertoires et les ordures des almanachs des idées
mortes de vieillesse, de traîner sur les tréteaux
des guenilles qui ont servi à tout le monde, et
d' aller comme les bestiaux désaltérer votre soif
de gloire et d' argent dans les abreuvoirs publics.

Nous reviendo

I 1

nous reviendrons sur les pensées de Jean-Pul.

2

en feuilleton

lundi 6 juin 1831.

" la providence a donné aux français l' empire de la terre ; aux anglais, celui de la mer ; aux allemands, celui de l' air. "

cette bizarre pensée est la première chose que nous avons connue de Frédérick Richter ; elle est aussi folle précisément que sage (il est triste de songer que, de ces trois empires, deux seulement sont restés en la possession du maître que Jean-Paul leur assigne). Il est vrai que la domination de l' air est une propriété inattaquable. Kant, Goethe sur les montagnes de Werther, Schiller au fond de son

p142

cabinet, Hoffmann assis sur la table d' un estaminet, Marguerite accoudée sur la fenêtre gothique et regardant passer les nuages au-dessus des vieilles murailles de la ville, Klopstock, Mignon, Crespel Firmion, tous les génies, toutes les créations de l' Allemagne, vivent dans l' élément des rêveurs et des oiseaux du ciel. La réalité, la clarté, le matérialisme de la poésie française, doivent, dans cette acception du moins, donner aux français la terre, la froide terre pour empire : c' est ainsi que le *pirate* et le *don juan* de Byron s' emparent de l' océan.

" sous l' empire d' une idée puissante, nous nous trouvons, comme le plongeur sous la cloche, à l' abri des flots de la mer immense qui nous environne. "

et plus loin :

" je veux m' élever au-dessus de l' océan des êtres comme un nageur intrépide qui lutte contre les vagues, et non comme un cadavre, par la pourriture. "

ces deux pensées sont soeurs ; il me semble qu' elles en ont une encore ; c' est ce mot de Sâdi :

" ne vous attachez point à la surface des hommes, et creusez quand vous voudrez trouver ; le talent se cache toujours. Ne voyez-vous pas que la perle demeure ensevelie au fond de l' océan, tandis que les cadavres remontent à la surface des flots ? "

ce serait une véritable rage de commenter qu' il faudrait avoir, pour ajouter de telles idées un seul mot ; j' ai ouvert le livre et je poursuis :

" pourquoi les âmes pures sont-elles en proie à une foule de pensées dégoûtantes et empoisonnées

p143

qui glissent sur elles, comme les araignées sur les lambris les plus brillants ? Ah ! Nos combats diffèrent peu de nos défaites.

" le coeur frappé du feu de l'enthousiasme devient étranger à tout sentiment terrestre ; il ressemble à ces lieux consacrés par la foudre où les anciens n'osaient ni marcher, ni bâtir. "

tel est Jean-Paul, lorsqu'il parle de lui ; car n'est-ce pas toujours lui que dans de telles paroles il met en scène ? C'est l'ennui du monde plus que le mépris des hommes qui l'attriste ; on sent, lorsqu'il en laisse échapper quelque chose, avec quelle joie il se renfermait dans sa coquille, comme ces insectes qui se cachent à l'approche de l'homme, et qui s'entr'ouvrent à la rosée des belles nuits.

Notre vie, dit-il, est semblable à une chambre obscure ; les images d'un autre monde s'y retracent d'autant plus vivement qu'elle est plus sombre. "

c'est ainsi qu'il prouve, par cette constante fantaisie de solitude, et en même temps par cette profonde connaissance du coeur humain qui respire et palpite sans cesse en lui, c'est ainsi, disons-nous, qu'il démontre que la vie extérieure et l'expérience des choses ne sont point, comme on le dit, nécessaires au poète qui veut peindre ; avec deux jours de réflexions, Jean-Paul avait vécu autant qu'un autre en deux années de voyages et de passions ainsi celui qui porte en lui l'élément de tout peut tout deviner. Un amour lui apprend tous les amours ; une femme, toutes les femmes ; un ennui, tous les chagrins ; ainsi que chaque

p144

sensation qui fait saigner une fibre du coeur se continue toujours à l'infini dans son être. Si la destinée lui a épargné de grandes traverses et de grands bonheurs, c'est qu'elle savait sans doute que le délicat instrument qu'un souffle ébranlait et faisait vibrer, conservé sous la poussière de la médiocrité, se serait brisé sous la rude main du malheur.

Mais lorsque Jean-Paul, portant ses regards

autour de lui, les arrête sur le monde, sur les femmes, par exemple, que de penées pleines de charmes et d'une sensibilité profonde viennent se presser sous cette plume âcre et mordante !
" les femmes ressemblent aux maisons espagnoles, qui ont beaucoup de pores et peu de fenêtres ; il est plus facile de pénétrer dans leur coeur que d'y lire.
" l'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie ; arrachez à cette rose épanouie une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt.
" sachez habituer de bonne heure votre fille aux travaux domestiques, et lui en inspirer le goût ; que la religion seule et la poésie ouvrent son coeur au ciel. Amassez de la terre autour de la racine qui nourrit cette plante délicate, mais n'en laissez point tomber dans son calice. "
voilà, si je ne me trompe grossièrement, de ces pensées qui vous remettent en tête les vierges d'Albert Dürer, avec leurs visages doux et tristes ; malheureusement ces charmantes ravurent ne marchent

p145

que dans les drames de Goethe, et jamais dans les rues de Vienne ou de Berlin. Jean-Paul le savait assurément et ne manquait pas de se moquer de lui-même :
" heureux, s'écrit-il, celui dont le coeur ne demande qu'un coeur, et qui ne désire de plus ni parcs à l'anglaise, ni opéra seria, ni musique de Mozart, ni tableaux de Raphaël, ni éclipse de lune, ni même un clair de lune, ni scènes de romans, ni leur accomplissement ! "
et, lorsque ce sexe qui n'est point appelé *beau* vient à tomber entre ses mains, on peut voir sa philanthropie :
" les hommes, dit-il, comme les navets, doivent être clairssemés pour se bien développer. Les hommes et les arbres rapprochés manquent de fixité.
" l'enfant joyeux court sur un bâton, le viillard morose se traîne sur une béquille : quelle différence entre ces deux enfants ? L'espérance et le souvenir.
" les jeunes gens tombent à genoux devant leur maîtresse comme l'infanterie devant la cavalerie, pour la vaincre ou pour recevoir la mort. "
nous épuiserions tout le petit volume qui renferme ces gouttes d'un vin précieux, si nous voulions

citer chaque trait naïf, chaque expression pittoresque, singulière, imprévue. Après avoir tenté d'extraire les plus remarquables, nous voyons que nous aurions dû nous borner à conseiller de le lire d'un bout

146

à l'autre. Ceux qui ont pris plaisir à ces grandes pages tant rebattues que Vauvenargues nous sert comme des tartines de beurre, trouveront dans le livre de Jean-Paul bien des bouchées amères, douces, inattendues ; mais il faut les plaindre s'ils n'en disent pas, après tout, et sans se pouvoir rendre compte de l'effet produit sur eux, ce que l'auteur lui-même dit des génies semblables à lui :

" d'où vient donc que dans les ouvrages des grands écrivains, un esprit invisible nous captive sans que nous puissions indiquer les mots et les passages qui produisent sur nous cet effet ? Ainsi murmure une antique forêt, sans qu'on voie une seule branche agitée. "

nous finirons cet article par quelques mots qui finissent ce livre :

" celui qui a marché longtemps vers un but éloigné jette un regard en arrière, et, plein de nouveaux désirs, mesure en soupirant la carrière qu'il a parcourue et à laquelle il a sacrifié tant d'heures si précieuses.

" aujourd'hui, avant la nuit, j'ai recueilli toutes les rognures qui sont tombées de ce livre, au lieu de les brûler comme font d'autres auteurs ; j'ai déposé en même temps dans mes tablettes toutes les lettres des amis qui ne peuvent plus m'en écrire, comme les pièces d'un procès terminé par l'instance de la mort ; c'est ainsi que l'homme devrait toujours enrichir ses archives, et fixer, quoique desséchées, les fleurs de la joie dans un herbier ; je ne voudrais

p147

même pas qu'il donnât ni qu'il vendît ses vieilles hardes, mais qu'il les suspendît dans ses armoires comme les dépouilles mortelles de ses heures moissonnées, comme les marionnettes de ses plaisirs écoulés, et le *caput mortuum* des temps passés. "

p51

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)